

~~12808707~~
Ch.790/103.

LE COUVENT,

ou

HISTOIRE

DE SOPHIE NELSON.

LE COUVENT

HISTOIRE

DE SOPHIE



LE COUVENT,

ou

HISTOIRE DE SOPHIE NELSON.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

TROISIEME PARTIE.



A LONDRES;

Et se trouve à PARIS,

Chez BRIAND, Libraire, Hôtel de
Villiers, rue Pavée-Saint-André-des-
Arcs, N^o. 22.

1790.

20

НІСІТІ

DE SOPHIE WATSON

THE ADULT DEPARTMENT



SECRET

1917

1917

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

1944

SECRET

225



LE COUVENT,

O U

HISTOIRE DE SOPHIE NELSON.

LETTRE PREMIERE.

De M. Villiers au Lord Morden.

Paris, hôtel de Lisson.

VOTRE lettre & son incluse ont produit merveilles ici, excepté sur le pauvre Mortimer, qui est fou, absolument fou, depuis qu'il a lu la lettre de miss Nelson. Mais il s'agit bien d'autre chose.

III. Partie.

A

Ma femme montra cette épître à la marquise , & elles la lurent ensemble. A l'instant où il fut question de cette lettre de Saint-Pierre , qui tomba du porte-feuille de miss Sophie , la marquise , dit - on , poussa un grand cri , & joignit les mains... Louise se tourna vers elle toute étonnée :... O malheureuse Hortense , s'écria la première , vis-tu encore ! Ma femme , de plus en plus surprise , la regardoit d'un œil expressif , mais je continuois à garder le silence... « Ah ! Claude , mon cher , mon malheureux frere ! » reprit la marquise en fondant en larmes. Louise qui avoit entendu raconter cette funeste histoire à lady Morden , conjectura aussi-tôt que notre nouvelle amie n'étoit autre que l'aimable Jacqueline. Cette découverte lui fit un plaisir infini ; elle prit la main de la marquise

dans les siennes; &, la pressant contre les levres, s'écria : « Je vois donc la tendre , l'héroïque sœur de Saint-Pierre ».

« Bon Dieu! s'écria la marquise, connoissez - vous mon frere ? »

— « Non, répondit Louise, mais j'en ai entendu parler ». Elle lui conta alors le sommaire de l'aventure de miss Nelson dans la forêt, & de ses conséquences.

Ce récit fit verser de nouvelles larmes à la marquise... Ma Louise partagea son attendrissement, & toutes deux étoient dans cet état, lorsque Mortimer & moi nous les interrompîmes. On nous mit aussitôt au fait du mystère; &, depuis, Louise nous a donné des détails plus étendus & plus précis, qui portent presque jusqu'à l'idolatrie notre admiration pour l'adorable Jacqueline.

Je vais vous faire part actuellement de la partie de l'histoire que vous ignorez. Le marquis de Liffon étoit le jeune seigneur, dont Saint-Pierre vantoit si fort l'attachement pour sa sœur. Il obtint sa main à l'époque à-peu-près où miss Nelson rencontra Saint-Pierre, & , trois jours après ce mariage, la comtesse de Saint-Pierre expira. Cet événement étoit inattendu ; car , bien qu'on la fût en danger , les médecins laissoient toujours de l'espoir. Il fit donc une impression très-vive , & qui ne commençoit qu'à s'affoiblir dans les premiers temps de notre connoissance. Je vous ai dit dans une première lettre que l'on avoit des inquiétudes sur la santé de son frere aîné , elles sont aujourd'hui absolument confirmées. Le second fit une campagne en Amérique , d'où

il revint à la maison aux approches de la paix. Il obtint depuis le rang de colonel au service de Sardaigne, par l'entremise d'un de ses amis à cette cour. Il est aujourd'hui à Turin, où il jouit de la plus grande faveur.

Dalton se rétablit journellement, & paroît bien convaincu de toute l'énormité de sa première conduite. Le docteur Wentworth l'a pris sous ses auspices, & je crois qu'il pourra devenir un jour honnête homme, quoique jamais il ne puisse être heureux, car le vice laisse un ver rongeur qui ne périt jamais. Mortimer est encore retenu au lit, ce qui est pour lui un supplice incroyable. Le pauvre malheureux brûle déjà d'être en Angleterre.

Adieu, mon cher lord.

GEORGES VILLIERS.

P. S. La marquise vient de recevoir en cet instant une nouvelle qui l'affecte beaucoup. Son second frere, que je vous disois au service du roi de Sardaigne, ayant eu une querelle avec un officier de ses camarades, ils convinrent de la vuider à l'épée, & le premier resta mort sur la place. Notre aimable Jacqueline est tombée en foiblesse à cette nouvelle. Elle vient de s'enfermer dans son appartement.

Malgré la part que nous prenons à sa douleur, nous ne pouvons nous empêcher de regarder cet incident comme un coup de la providence en faveur de Claude de Saint-Pierre.

Quelle punition pour le comte, d'être obligé de ne voir le support & l'honneur de sa maison, que dans cet enfant qu'il méprisa, qu'il abandonna.

L E T T R E I I.

De M. Villiers au Lord Morden.

Calais.

IL est actuellement neuf heures du soir , & demain nous reverrons le rivage de notre patrie.

Nos derniers adieux avec les aimables amis de l'hôtel de Liffon , ont été tels qu'ils devoient être. Beaucoup de larmes , de remerciemens , de protestations d'amitié , & de promesses de se revoir.

Pour vous , tenez - vous prêts à recevoir une nombreuse compagnie , car nous emmenons avec nous le docteur Wentworth & Dalton. Le dernier est parfaitement rétabli , mais les remords fatigans d'un honteux souvenir affectent encore beaucoup son esprit. Malgré sa mélancolie, on remarque de la poli-

tesse dans sa conduite; son extérieur, s'il n'a rien de frappant, est pourtant agréable, & a quelque chose de distingué, qui ne paroît guères compatible avec le titre de clerc de procureur. Le docteur Wentworth nous paroît de jour en jour plus estimable ; rien ne sauroit égaler la bonté de son cœur, ni la délicate simplicité de sa conduite. En vérité, il suffit de le connoître, ainsi que le pere Maurice, pour sentir l'injustice de ces satyres journalieres qu'on se permet chaque jour contre l'ordre le plus sublime & le plus sacré de l'état.

Je vous écris sur la table du déjeuner, à huit heures du matin, pour vous annoncer notre départ.... On nous appelle... Adieu, mylord, nous partons.... Adieu.

GEORGES VILLIERS.

L E T T R E I I I.

*Du Lord Mortimer au Marquis de
Liffon.*

M O N C H E R M A R Q U I S ,

L'intérêt que vous & la marquise voulez bien prendre à mes affaires, me dispense de vous faire aucune excuse sur le nouvel embarras que je vais vous causer. J'ai reçu la lettre dans laquelle vous m'accusez la réception de celle que je vous ai écrite d'Abbeville (1), & j'ai de nouveaux remerciemens à vous faire de ce que vous voulez bien songer à moi dans un temps où votre Jacqueline est si profon-

(1) On ne voit aucune de ces lettres.

dément affligée. Puiffe le ciel lui rendre la paix & le repos, ce ciel à qui elle refsemble par fa pureté & fa bienveillance !

Nos amis nous ont reçu avec tous les témoignages de plaifir. Lady Morden eft une femme très-aimable, fon mari eft l'ornement de fa patrie, & le bienfaiteur de tout ce qui l'environne.... On jurerait qu'il eft votre frere.

Nous fommes arrivés hier foir à la ville... Villiers dépêcha auffitôt à Woodville un billet figné A F, dans lequel il lui donnoit rendez-vous au café***, fous le prétexte d'avoir à lui communiquer quelque chofe de fort avantageux. Comme celui-ci ne connoiffoit pas plus l'écriture que la perfonne de mon ami, nous ne doutâmes pas qu'il ne fe trouvât au rendez-vous.

Villiers, lord Morden, le doc-

teur Wentworth, Dalton & moi, nous nous rendîmes au café sur les dix heures & demie. On nous fit monter dans une piece particuliere, & je donnai la piece au garçon, en lui enjoignant de dire à Woodville, s'il faisoit quelques questions, qu'il n'y avoit qu'une seule personne qui l'attendît.

Il arriva à l'heure juste. Lord Morden, le docteur Wentworth, Dalton & moi, nous nous retirâmes dans un cabinet voisin, laissant Villiers pour le recevoir.... Après les premiers complimens, & lorsque le garçon se fut retiré, mon ami ferma la porte, & mit la clef dans sa poche.... Cette démarche intimida & fit trembler le lâche Woodville; il regarda tout autour de lui avec une frayeur visible, & tenta à plusieurs reprises mais inutilement, de dire quelques mots. A la fin, il parvint

à dire : « De grace , monsieur , est-ce vous qui avez écrit ce billet ? » en le tirant de sa poche : — « Oui , monsieur , répondit Villiers » — « Et pourquoi cette précaution , monsieur ? » — « parce que je ne veux pas qu'on nous interrompe.... Mais , afin de vous rendre question pour question , dites - moi , avez-vous jamais connu un nommé Dalton ? »

« Dalton ! ... Dalton ! reprit-il en bégayant , tandis que la rougeur du crime reconnu couvrait ses joues ... Votre question me paroît fort singulière ... Je ... je connois beaucoup de personnes , dont les noms ne me reviennent pas facilement Mais je présume , ajouta-t-il en affectant un air de courage , qu'il est fort peu intéressant pour vous que je le connoisse ou non , à moins que vous ne soyez

curieux d'avoir la liste de toutes mes connoissances ».

« Monsieur, dit Villiers, en prenant un regard sévère, je ne prétends point plaisanter ici; je m'intéresse à ce malheureux jeune homme, & l'on m'a conseillé de m'adresser à vous pour en savoir des nouvelles ».

« Est-ce là tout ? dit Woodville, en prenant un air plus libre; laissez-moi rêver un instant ! en s'appuyant la tête sur la paume de la main : Oui, je crois bien me rappeler de lui : n'a-t-il pas été clerc chez M. L*** ? »

— « C'est lui-même, répliqua mon ami ».

En ce cas, monsieur, je vous plains, si vous êtes lié de près avec ce scélérat. Je suppose que vous avez entendu parler du crime pour lequel il a manqué de subir toute la rigueur des loix.

« Oui, & je fais aussi qu'il a échappé au supplice faute de preuves. Vous-même, m'a-t-on dit, avez contribué à le sauver ».

« C'est très-vrai, monsieur ; je représentai au gentilhomme qu'il avoit volé, quelle pitié ce seroit de le faire périr dans la fleur de sa jeunesse. J'ajoutai à cela des argumens plus persuasifs, continua-t-il, avec un regard expressif ; l'argent, monsieur, l'argent est le premier mobile ; il dispose à la clémence les juges & les témoins, & fait taire la justice ».

« Alors, monsieur, c'est à vous que je dois la vie de mon parent ; ce fut vous qui employâtes votre crédit & vos richesses pour le sauver, & cela sans avoir d'autre motif que l'humanité ».

« Hélas, monsieur, j'ai toujours eu le cœur trop tendre &

trop sensible ! mais croiriez - vous bien que ce je ne fais comment l'appeller ; il est votre parent , & je ne puis que me taire » .

« Non , parlez sincerement » .

« Eh bien donc ce malheureux m'ayant témoigné le desir de passer dans un pays étranger , où il pourroit cacher sa honte , je lui donnai l'argent nécessaire pour cet objet Depuis , je lui ai fait passer régulièrement des secours , tant qu'il s'en est rendu digne par sa conduite , ce qui , à la vérité , n'a pas duré long-temps. Il s'affocia avec une troupe de bandits , pour mettre à contribution le public. Bientôt ses friponneries ne se bornerent pas au jeu , & il se mit voleur de grand chemin. Au commencement , je me permis de lui faire , par lettres , des reproches sur la folie & la bassesse de sa conduite .

Il me fit la réponse la plus injurieuse, & alla jusqu'à refuser mon amitié & mon secours. Vous pouvez bien croire, monsieur, qu'après une aussi grande preuve d'ingratitude, je ne l'importunai plus de mes avis. Bientôt même j'eus tout lieu de me repentir de m'être laissé séduire par une douceur mal entendue. Après une longue fuite de meurtres & de vols, il fut enfin arrêté avec ses complices, & je ne doute pas qu'ils n'aient reçu la récompense due à leurs crimes ».

« En ce cas, vous ne savez pas s'il vit encore ou non » ?

« Non, monsieur, car je ne m'en suis jamais informé ».

« Eh bien, répliqua Villiers, il y a, dans ce cabinet, quelqu'un qui pourra nous en apprendre davantage. « C'étoit là le signal convenu, & nous parûmes tous

à-la-fois. Je ne saurois vous décrire la confusion de Woodville, sa surprise & son horreur, à la vue de Dalton & du docteur Wentworth. J'eus presque pitié de lui, & je lui dis en m'avançant : Votre fraude est découverte, rendez la liberté à miss Nelson, & tout sera enseveli dans un éternel silence ; autrement vous voyez que je puis, en vous forçant de lui rendre justice, rendre publique votre infamie ».

« Quelle infamie ? dit-il en revenant à lui ; de quelle infamie voulez - vous parler ? Le témoignage d'un malheureux comme celui-ci sera-t-il reçu contre moi ? Soyez bien sûr, mylord, que je méprise vos menaces, je ne crains pas que l'on remette cette affaire entre les mains de la justice. » —

« Oui dà, s'écria Villiers, d'un

ton railleur ; l'argent ! l'argent ! c'est le premier mobile ; il dispose à la clémence les juges & les témoins , & fait taire la justice. » Le scélérat fut abattu un instant ; mais reprenant aussi-tôt son effronterie , il me dit à l'oreille : écoutez , mylord ; miss Nelson est encore en mon pouvoir , & soyez bien sûr que je ne succomberai pas seul.

Je n'ai jamais mieux senti que dans cet instant combien la raison est faible , quand elle est en concurrence avec nos passions. Entraîné par un premier mouvement de fureur : Lâche scélérat , m'écriai-je , & je tirai à demi mon épée du fourreau ; mais l'idée de miss Nelson qui étoit réellement en la puissance de ce monstre , me fit arrêter tout-à-coup , & changea ma rage en frayeur. Il profita de cet instant favorable , & fit un

mouvement vers la porte. Villiers craignant que je ne fisse quelque imprudence, la lui ouvrit aussi-tôt, & le laissa partir. Ainsi finit notre entrevue, & je me trouvai dans une plus grande perplexité que jamais. D'un côté, les lâches menaces glaçoient mon ame, & je n'osois trop employer les moyens extrêmes, de peur qu'un accès de désespoir ne le portât à un crime, dont l'idée seule me faisoit frissonner.

Je suis toujours dans le même état, ne sachant pas ce que j'ai à faire. Je m'empresse donc de finir pour ne pas vous ennuyer de mes éternelles inquiétudes, & de vous assurer que je suis votre fidele & obligé ami,

MORTIMER.

LETTRE IV.

De Miss Craven à Madame Craven.

Portman Square.

QUOIQUE je doive quitter la ville sous peu de jours , je ne puis m'empêcher de vous faire part d'un incident , que je crois pouvoir être de quelque utilité à nos amis.

Nous allâmes hier au spectacle de Drury Lane , pour y voir une piece nouvelle. Madame Stanhope pria lord Mortimer de l'y accompagner ; & celui-ci s'y prêta avec sa docilité ordinaire , quoiqu'il ne fût pas encore bien revenu de la scene qu'il avoit eue avec Woodville , & qui étoit encore toute fraîche.

Le quatrieme acte finissoit à

peine, qu'il s'éleva un tintamare affreux du milieu de l'amphithéâtre, & que l'on entendit crier : Jetez-le en bas ! jetez-le en bas ! nous tournâmes les yeux d'où venoit le bruit ; & qui croyez-vous que nous apperçûmes ? Dick Woodville, se débattant au milieu de trois ou quatre hommes.

Mortimer quitta la loge aussi-tôt, suivi par Villiers, & le tumulte cessa sur-le-champ. Villiers vint seul nous rejoindre ; nous lui demandâmes tous à-la-fois des nouvelles de Mortimer, il nous répondit, en fouriant, qu'il étoit parti avec une ancienne connoissance. Nous ne pûmes jamais en tirer davantage.

En rentrant à la maison, nous trouvâmes lord Mortimer & Dick Woodville, assis fort tranquillement au coin du feu : « Dick Wood :

ville ici, m'écriai-je. » « Oui dà morbleu, & c'est bien lui encore, répondit-il en secouant la tête.

Mortimer alors se leva ; & , prenant Dick par la main : J'espère, dit-il, que miss Craven, ainsi que toute la compagnie, me félicitera sur le bonheur que j'ai eu de retrouver un ancien ami que je croyois perdu pour toujours.

Ici, tout le monde fit de grandes révérences, & Dick y répondit par des grimaces de plaisir. Il fit tout le tour du fallon, saluant l'un, marchant sur le pied de l'autre : pour ma part, il me secoua la main si rudement, que je crus l'avoir démise. Il nous compta alors tous les artifices de son père & de ses sœurs pour le tromper sur notre compte. Pour achever de le convaincre, l'odieux Woodville avoit été jusqu'à fabriquer de fausses

lettres du lord Mortimer dans lesquelles il étoit peint sous les traits les plus ridicules. Telle étoit la cause de la conduite offensante que Dick avoit tenue avec nous.

Il jura de se venger de la supercherie de son pere , mais lord Mortimer l'engagea à réprimer son ressentiment pour quelque temps , & à ne pas même parler de leur réconciliation. Adieu , ma chere maman , je suis fatiguée d'écrire , & , d'ailleurs , il faut que je fasse ma toilette pour dîner , Dick fera de nos convives.... Attendez - vous à me voir l'un des jours de la semaine prochaine. Votre sincere & affectionnée ,

LUCINDE CRAVEN,



L E T T R E V.

Du Marquis de Lifson au Lord Mortimer.

Château de Lifson.

MA Jacqueline partage votre perplexité , & elle vous écriroit elle-même pour vous convaincre de l'intérêt qu'elle prend à vos affaires, sans le mauvais état de la santé de son pere , qui est actuellement avec nous , & qui exige ses soins continuels.

Le Chevalier est à Barege , & decline chaque jour. L'indisposition du Comte vient du coup que lui a causé la nouvelle de la mort prématurée de son second fils. Toutes ces circonstances ont détruit le repos de Jacqueline , & je crains bien que sa santé n'en souffre.

L'orgueil

L'orgueil réfléchi du Comte paroît augmenter avec sa maladie; il ne veut pas qu'on lui parle de l'aimable & infortuné Claude. Probablement il ne se croit pas en danger, en conséquence il diffère le plus qu'il peut le moment du repentir.... Il est bien étrange qu'il ne veuille pas goûter le plaisir de presser encore un fils contre son sein, & qu'il veuille attendre jusqu'au moment où il sera trop tard. J'ai une grace à vous demander, mon ami, c'est de faire des recherches au sujet du lord Beaumont; la demeure d'un pair anglois ne peut pas être inconnue. Depuis plusieurs mois, je n'ai pas reçu de réponse aux lettres fréquentes que j'ai écrites en Angleterre, ce qui me fait conclure qu'elles ont été mal adressées. Si nous pouvions engager notre cher

Claude à revenir dans un pays qu'il a tant de raisons de détester, je surprendrois le Comte en lui faisant avoir une entrevue avec lui... La nature, le remords, tout agiroit puissamment en sa faveur.

Adieu, Mylord. Jacqueline me charge de vous assurer que vous n'avez pas au monde d'amis plus sinceres qu'elle &,

LISSE.

P. S. Présentez nos plus tendres complimens à madame Stanhope, ainsi qu'à M. & à madame Villiers.



L E T T R E V I.

De Miss Nelson à Lady Morden.

J'E m'adresse encore à ma chere Marie, & je crains bien que ce ne soit pour la derniere fois. Mes persécutions ont augmenté depuis que je vous ai écrit. Je n'ai plus la permission de voir la sœur Agathe; je tremble même qu'on ne l'ait éloigné de ce couvent. Ah ciel! que.... que vais-je devenir?

Ma chere Marie, je ne vous verrai plus!.... Mon Stanhope, mais pourquoi l'appeller *mon*, puisque, quand je rentrerois en liberté, je ne pourrois pas lui donner la main..... Alors, pourquoi déplorer une absence qui nous est peut-être utile à tous deux?.....

Cependant, ma chère Marie, l'idée de son inconstance ne m'offre aucun moyen de consolation.

Quelques jours après que j'eus trouvé le moyen de vous faire passer mon paquet, Hortense & moi nous étions dans ma chambre, à une heure, où nous ne croyions pas devoir craindre d'être interrompues.

C'étoit l'heure que la sœur Marthe consacrait ordinairement à ses dévotions surnuméraires, car non contente du temps qu'elle passe à la prière avec la communauté, elle emploie une partie du jour à cet exercice dans sa cellule. Nous parlions de nos aventures passées, & nous formions des projets pour l'avenir, quand la porte s'ouvrit tout-à-coup, & que la sœur Marthe entra.

« Quoi, s'écria-t-elle à Agathe, c'est donc ainsi que vous vous

acquitez de l'emploi qui vous est confié ? soyez sûre que je rendrai compte à la supérieure de cette duplicité. Je savois où aboutiroit sa complaisance.... mais non, j'étois une folle ; mes soupçons étoient ceux d'un cerveau troublé, auxquels, par conséquent, on ne devoit aucun égard. Mais voici le temps aujourd'hui de savoir qui est-ce qui mérite le plus de confiance, de vous ou de moi. Et vous, mademoiselle, vous vous contenterez une seconde fois d'avoir, pour toute compagnie, la désagréable sœur Marthe ; en effet, je l'avois ainsi appelée dans cette malheureuse conversation..... Je vous servirai en dépit de vous-même, quoique le ciel me soit témoin que la tâche n'est pas agréable.

A ces mots, elle s'élança hors de la chambre, sans qu'il nous fût

possible de la retenir. Au bout de quelques minutes elle revint, accompagnée de la supérieure.

L'orage fondit sur Hortense, qui essaya de se défendre, mais en vain... Je commençai alors à parler.....

« Madame, dis-je, en me tournant vers la supérieure, vous vous condamnez vous-même, en faisant des reproches à mon amie. Elle a suivi, dans sa conduite, ce que lui dictoient l'humanité & son bon naturel. Je ne suis point étonnée de votre ressentiment contre une conduite aussi opposée à la vôtre.... Croyez bien, cependant, qu'un jour viendra où vous vous repentirez de votre injustice. J'ai des amis, madame, & ils ne me laisseront pas maltraiter impunément... Ainsi, c'est à vos risques & périls que vous me retenez. Je suis angloise, &

vous n'avez rien à me commander. »

Après m'avoir ainsi laissé parler tout à mon aise, la supérieure, soit qu'elle ne daignât pas, ou qu'elle ne pût pas me répondre, quitta la chambre, en ordonnant à la sœur Agathe de la suivre.

Je ne m'arrêterai pas sur le détail de ce que j'ai souffert les jours suivans ; ce seroit affliger inutilement votre cœur sensible. Heureusement l'on n'a rien découvert de la lettre que je vous ai écrite ; je me flattai donc de l'espoir de trouver une autre occasion ; mais depuis quelque temps tous mes projets ont échoué. Enfin, une lettre de mon oncle m'a procuré plus de liberté ; j'ignore ce qu'elle contient, & je ne peux en juger que par les effets. J'ai actuellement la permission de

me promener dans le jardin , mais toujours accompagnée de la sœur Marthe.

Je ne dois pas omettre une circonstance qui pourra devenir utile ; d'après ce que j'ai entendu l'autre jour dans une conversation entre le pere le Clerc & l'Abbesse , je suis tenté de me croire dans le voisinage d'A.....

J'ai écrit cette lettre à plusieurs reprises , dans la crainte d'être découverte. Si je trouve une occasion , je vous l'enverrai même sans qu'elle soit finie. Je suis extrêmement affligée pour Hortense ; je ne fais quelle punition la cruelle supérieure peut lui avoir affligée ; & c'est moi qui en suis la cause fatale , moi qui suis née pour causer du tourment à ceux qui m'aiment.

(33)

Marie , je n'ai que le temps de
vous dire que j'ai trouvé l'occa-
sion si long-temps désirée; vous
pouvez voir que ceci est écrit au
crayon.

Adieu , adieu.

SOPHIE NELSON.



L E T T R E V I I.

De Lady Morden à Miss Craven.

Portman Square.

MA Lucie, quelle sera votre surprise, quand je vous dirai que lord Mortimer est parti, & qu'il est allé, Dieu sait où. Mais j'ai de fortes conjectures sur le but de son voyage. L'incluse, qui est de ma chere Sophie, m'est parvenue il y a quatre jours.

Lord Mortimer étoit présent lorsque je la reçus. — « De ma Sophie, s'écria-t-il : vite, vite, lady Morden, ouvrez-là tout de suite..... comment se porte-t-elle ? que dit-elle ? » Il me faisoit cinquante questions à-la-fois ; lorsqu'il vit une larme couler le long de ma

joue, il m'arracha alors la lettre de la main, & la lut avidement....

« Ma Sophie, s'écria-t-il, à l'endroit où elle parle de lui : Grand Dieu ! soupçonne-t-elle ma sincérité, ma constance, mon amour immuable ? » Il lut alors, en silence, jusqu'à l'endroit où elle parle d'A....

— « Ah ! s'écria-t-il, en se levant ; voilà qui me donne de l'espoir ! lisez, lisez, madame..... vous voyez que ma Sophie est retrouvée. »

Il me rendit alors la lettre, & M. & madame Villiers, madame Stanhope & lord Morden venant à entrer, je fus prié de la lire tout haut. Quand j'eus fini, lord Mortimer courut à Villiers, & l'embrassa. Je crois qu'il nous auroit fait à tous la même galanterie, si Villiers n'eût réprimé ses transports en lui observant que Sophie pou-

voit s'être trompée dans ses conjectures, & qu'elle-même n'en parloit pas affirmativement. Mortimer écouta ses réflexions avec beaucoup d'impatience ; mais prenant tout-à-coup son chapeau, il sortit dans la rue, & revint au bout de quelques minutes avec le docteur Wentworth & Dalton, qui étoient sortis à cheval.

Le soir il alla se promener avec Dalton & Dick Woodville, qui avoit dîné avec nous. Ils ne revinrent que fort tard ; mais Mortimer avoit un air de contentement qu'il n'avoit pas dans la matinée.

Le lendemain nous le vîmes très-peu ; & , le matin suivant, comme nous étions à déjeuner, & que nous faisions nos commentaires sur son absence, un domestique nous apporta un billet sans adresse, & contenant ces mots :

« Pour que mes bons amis ne
» soient pas alarmés sur mon com-
» pte, je crois devoir les instruire
» que je suis en parfaite santé.
» Dalton est avec moi, ainsi que
» Dick Woodville ; nous revien-
» drons ensemble..... que ma tendre
» mere ne se tourmente pas en vai-
» nes conjectures.... Je le répète
» encore une fois, je suis en bonne
» santé. »

MORTIMER.

« Nous nous réunissons tous à
croire qu'il est parti pour A.... Puisse
le ciel couronner son entreprise. Il
y a quatre jours qu'il est parti.
Aussi-tôt que nous aurons reçu
de ses nouvelles, je vous les com-
muniquerai. Adieu, jusqu'à cet
instant.

Tout à vous.

MARIE MORDEN.

L E T T R E V I I I.

De M. Killiers au Marquis de Liffon.

Vous ferez bien étonné, mon cher marquis, d'apprendre que Mortimer a encore une fois quitté l'Angleterre, & est dans votre patrie. Une lettre de miss Nelson en est la cause; elle parle d'une circonstance qui lui fait croire qu'elle est près d'Orléans, & Mortimer, toujours impétueux, est décidé à s'en assurer.

Je ne blâme pas son dessein; mais je suis très-piqué de son manque de confiance en moi; où il y a le moindre déguisement, il ne sauroit y avoir beaucoup de véritable amitié. Je n'ai pas à me reprocher de lui avoir caché une seule pensée.

dépuis notre première connoissance, pourquoi seroit-il plus réservé à mon égard ? il ne peut y en avoir qu'une seule cause..... Le peu d'attachement ; mais je ne veux pas vous importuner plus long-temps de mes plaintes.

J'ai appris , avec un chagrin bien réel , l'état d'accablement où se trouve la marquise..... que le ciel protège un de ses chef-d'œuvres !

Ce que vous me dites de l'inflexibilité du comte , ne me surprend pas beaucoup. Persuadé que ses préjugés sont fondés sur la plus saine raison , & que l'orgueil tient à la vraie noblesse de sentimens , il croiroit déroger à la dignité de son caractère , en cédant sur aucun de ces deux articles ; & il ne reviendra pas de son erreur , que la mort n'ait déchiré le bandeau fatal..... Mortimer n'a pas oublié

votre commission au sujet du lord
 Beaumont ; nous avons été en-
 semble à son hôtel , aussi-tôt après
 la réception de votre dernière lettre.
 Comme nous ne le connoissons
 pas personnellement , nous igno-
 rions ses démarches. — Ses domes-
 tiques nous répondirent qu'il avoit
 quitté l'Angleterre depuis trois
 mois , & qu'il étoit actuellement
 en Italie ; que son intendant pour-
 roit seul nous dire au juste le lieu
 de sa résidence , mais qu'il étoit en
 tournée pour visiter les terres de
 mylord , & qu'il ne reviendrait
 gueres à la ville avant deux mois.
 Lorsque nous leur demandâmes
 son adresse , ils nous dirent qu'il
 leur étoit impossible de nous la
 donner , ne sachant pas dans
 laquelle des terres il étoit pour
 l'instant.

Quelque peu fatigantes que

fussent ces réponses , nous fûmes obligés de nous en contenter , mais vous pouvez être sûr que je ne cesserai pas mes recherches..... Je tâcherai de découvrir quelque connoissance du lord Beaumont ; un homme de son rang & de sa fortune doit en avoir beaucoup.

Adieu , mon cher marquis , toute notre société me charge de vous dire mille choses tendres , ainsi qu'à l'aimable marquise. Pour moi , je suis toujours avec les sentimens les plus respectueux , votre obligé ,

GEORGES VILLIERS.



L E T T R E I X.

Du Lord Mortimer à M. Villiers.

A

JE ne doute pas, Georges, que vous ne soyez très-piqué de mon manque apparent de confiance ; je le serois comme vous dans le même cas , en ignorant les particularités.

La force de mes raisons diminuera, à coup sûr, votre ressentiment, si vous vous donnez la peine de lire ma lettre ; pour vous y engager, je dois vous dire que j'ai trouvé Sophie, ou au moins le lieu de sa retraite, ce qui est la même chose, car je bouleverserai les quatre élémens, pour qu'elle soit,

avant quinze jours , dans les bras
de son fidele Edouard.

Actuellement , si vous êtes toujours dans les mêmes dispositions , déchirez ma lettre ; au contraire , si votre sourcil commence à se dérider , continuez & vous serez nécessairement convaincu par mes raisons.

Dites - moi , Georges , si vous m'eussiez accompagné , ce que n'eût pas manqué de vous faire faire votre chevaleresque amitié , si vous eussiez eu la moindre connoissance de l'affaire ; dites - moi , vous dis-je , ce que seroit devenue notre Louise ? je connois la sensibilité de son naturel , je fais que son ame est blessée dans la vôtre , & que de votre sûreté dépend son bonheur..... Connoissant tout cela , j'aurois eu bon air d'aller vous prendre pour second dans mes pro-

jets , dans un temps où elle est sur le point de vous donner un gage de son amour. Jamais sa foible constitution n'eût pu supporter les alarmes inséparables de sa situation, jointes à celles qu'elle auroit eues sur votre compte. Telles ont été mes raisons , croyez - le , & pardonnez-moi . . . Je le suppose , & je m'empresse de vous rendre compte de ma conduite.

Je vous ai marqué , dans mon billet , que j'avois , pour compagnon de voyage , Dalton & Dick Woodville ; il m'en falloit quelques-uns , & je pouvois compter sur ceux-là. Il étoit nuit lorsque nous entrâmes à A....., & , par conséquent , trop tard pour faire des recherches. Je demandai cependant à mon hôte , qui se trouva un grand causeur , quels étoient les couvens des environs , leur situa-

tion, &c. &c.; il m'en nomma plusieurs, & me raconta des anecdotes sur chacun, mais tout cela ne me satisfaisoit pas; tous ceux dont il avoit parlé étoient trop fréquentés & trop publics pour répondre à la description de ma Sophie. Je continuai mes informations, & j'appris qu'il y avoit à six lieues d'A...., un couvent, dans une position très-retirée, où l'on recevoit rarement des visites, & où l'on ne prenoit pas de pensionnaires..... c'en étoit autant qu'il m'en falloit. Le lendemain matin je pris la route que m'avoit indiquée mon hôte & Dalton; Dick & moi nous partîmes pour notre chevaleresque entreprise.

Au bout de six lieues, nous rencontrâmes une petite chaumière; il me vint dans l'idée que nous pourrions y trouver un guide pour aller

au couvent, & je mis aussi-tôt pied à terre..... Mes compagnons m'attendirent dans la voiture, & j'entrai en conversation avec la maîtresse du logis. J'avois commencé à lui faire plusieurs questions au sujet du couvent, quand il entra un jeune homme chargé d'une bêche & d'une coignée. — Jacques, me dit la vieille femme, en montrant le jeune homme, Jacques vous dira mieux cela; car il coupe tous les jours du bois dans la forêt qui borne le jardin du couvent.

Jugez de ma joie, Villiers; je conjecturai aussi-tôt que ce Jacques étoit le messager de ma Sophie, & je ne me trompois point. Sa mere ne lui eût pas plutôt communiqué le sujet de notre conversation, qu'il se tourna vers moi, & me dit :
« Personne, monsieur, ne peut vous donner de meilleurs renseigne-

mens que moi ; mais on reçoit peu de visites au couvent , & l'on s'y présente rarement ; je ne connois qu'une seule personne qui y ait été depuis long-temps. » — « Et qui étoit - ce , mon bon ami ? » — « Un anglois , monsieur , à ce que je crois ; il y avoit avec lui une jeune dame qui sembloit pleurer ; mais je ne peux vous dire au juste ce qui en étoit , n'ayant fait que les entrevoir au passage. »

« Une jeune dame ; & revint-elle ? » — « Non , monsieur ; le gentilhomme est revenu seul. » — « Dites - moi , n'avez - vous pas reçu quelques lettres d'une jeune dame de ce couvent ? » — « Oui , monsieur ; mais comment pouvez-vous le savoir : aurois-je mal fait ? »

« Oh ! non , vous êtes mon sauveur , le sauveur de ma bonne Sophie , m'écriai - je , en lui serrant

la main. Le pauvre garçon paroïsoit tout confus, & je le devins moi-même en observant l'air d'étonnement avec lequel chacun nous regardoit. Je revins à moi insensiblement, & , tirant Jacques à part, je lui mis dix guinées dans la main.

« Acceptez ceci, lui dis-je, comme une foible partie de ce que je vous dois; soyez-moi aussi fidele que vous l'avez été à cette dame, & je ne trouverai pas de récompense au-dessus de vos services. » J'informai alors mes compagnons de ce que j'avois appris, & je proposai de laisser dans cet endroit nos domestiques & nos chevaux, & d'aller à pied jusqu'au couvent; ils y consentirent, & Dick témoigna sa joie à sa maniere, en sautant & en criant.

Nous avançâmes alors guidés par le fidele Jacques. Il m'apprit que
le

Le jardinier du couvent étoit de ses amis , & qu'ils avoient souvent déploré ensemble le sort des pauvres demoiselles qui étoient renfermées dans cette prison : le jardinier prétendoit qu'il y avoit autant de folie à empêcher tant de jolies femmes de remplir le but de leur existence, qu'il y en auroit à mettre un choix de belles plantes dans une boîte de bois sans terre & sans eau. « En vérité, ajoutoit Jacques, je crois qu'il y a encore plus de folie à enfermer des femmes. »

Nous entrâmes alors dans la forêt, & découvrîmes bientôt le couvent. Non, jamais demoiselle de campagne n'a éprouvé, en paroissant en public, pour la première fois, la moitié du tremblement qui me faisoit, lorsque j'aperçus le lieu où étoient enservelis les charmes de ma Sophie.

J'approchai du lieu par où elle

III. Partie.

C

avoit donné la lettre à Jacques ; mais quelle fut ma mortification de voir la muraille relevée , & , par conséquent , toute communication interdite avec mon ange. Ce contre-temps pensa me rendre fou , mais Jacques me soulagea jusqu'à un certain point , en me promettant de mettre le jardinier dans mes intérêts , & de trouver peut-être un moyen d'apprendre mon arrivée à Sophie.

J'appris à Dick & à Dalton , qui étoient à quelque distance , le projet de Jacques. — « Parbleu , s'écria Dick , vous n'arriverez jamais jusqu'à elle par tous ces tours & détours-là. Laissez-moi mettre le feu à la maison , morbleu , & les portes nous seront ouvertes dans un instant ; & puis vous verrez cette vieille radoteuse de mere abbessé avec toutes ses nones , courir de

toutes parts , & se démener comme autant de lapins dans une garenne. Vous enlèverez votre Sophie , & moi je me chargerai de madame , car , une des mes envies , c'est de lui faire faire le plongeon en (1) Angleterre. Après cela je la mettrai en jeu avec Nell , & nous verrons qui fera les plus belles grimaces. Oh ! ce sera fort plaisant ! »

Nous eûmes beaucoup de peine à faire renoncer Dick à son projet , qu'il trouvoit aussi facile que plaisant. Mais lorsque Dalton lui eut appris que ce jeu ne tendoit à rien moins qu'à le mener sur la roue , sur-tout s'il enlevait l'abbesse , il devint plus traitable.

(1) Supplice réservé aux filles de joie , que l'on attache dans un fauteuil , fixé au bout d'une longue poutre , qui forme le balancier & que l'on élève pour mieux faire plonger les belles dans la Tamise.

Nous retournâmes à A..., après que Jacques, mon nouvel ami, m'eut promis de me donner dans la matinée des nouvelles de son succès auprès du jardinier. Il insista même sur ce que je ne fisse aucune démarche avant de l'avoir vu.

Le matin vint, mais point de Jacques, que le soir & fort tard.

« Monsieur, me dit-il, j'ai été retenu plus long-temps que je ne croyois, mais j'espère que vous ne serez pas fâché quand je vous en aurai dit la cause..... A l'instant où je vous quittai, j'allai chez le jardinier, dont la femme m'apprit qu'il étoit allé à Orléans pour acheter des plantes, & qu'il ne reviendrait que très-tard. Je vous assure, monsieur, que ce contre-temps me fâcha beaucoup, mais que faire ? il n'y avoit d'autre remède que la patience. Dès le point du jour,

j'allai le trouver , & vous pouvez bien penser qu'il me fallut quelque temps pour lui faire goûter notre projet. D'abord il parut craindre de perdre sa place , & m'objecta quelque scrupule de trahir celles au service desquelles il étoit. Mais je le réduisis bientôt au silence , en lui montrant l'argent que j'avois reçu de vous..... « Jacques, s'écria-t-il, sur ma parole, on ne fait que répondre à tes argumens , & de ce moment je suis tout dévoué au service de mylord ;..... mais le malheur est que je ne vois pas le moyen de rien apprendre à la dame , car tu fais qu'il iroit presque de ma vie , si l'on me voyoit dans le jardin à l'heure où les femmes y vont. Laisser une lettre dans quelque endroit , il y auroit du danger , puisque la supérieure , ou toute autre nonne , pourroit aussi bien

la trouver que celle à qui elle seroit adressée. » — « C'est vrai , Gérard , dis-je , mais réunissons-nous , nous trouverons à la fin quelque expédient. » Nous le fîmes en effet , & le résultat de notre conférence fût que Gérard se cacheroit dans le jardin , au lieu de se retirer , quand les dames iroient à la promenade , & qu'il chercheroit alors une occasion de remettre votre lettre à mademoiselle Sophie , qu'il lui seroit facile de distinguer à son habillement anglois. Si ce projet vous convient , monsieur , vous n'avez qu'à écrire , & je remettrai votre lettre à Gérard.

« Mon cher Jacques , lui répondis-je , il me plaît si fort que je vais écrire sur-le-champ. Cependant acceptez ceci , en lui présentant cinq guinées pour lui , & dix pour son compagnon. »

« Pardon , monsieur , en retirant la main , je n'ai encore rien fait , & vous m'avez déjà accablé de vos générosités ; Gérard , d'ailleurs , n'a pas encore gagné votre argent , ne vous ayant pas encore servi non plus , & quoique je compte sur son honnêteté , je ne voudrois m'y fier que jusqu'à un certain point. »

« Je pense différemment , Jacques , car j'imagine que rien ne lui donnera plus d'empressement à me servir , qu'un avant-coureur de ce qu'il doit espérer par la suite. Quant à vous , ce n'étoit pas cinq guinées que je devois vous offrir , mais dix , & j'exige que vous les acceptiez , si vous faites quelque cas de mon amitié. »

Pressé de cette manière , l'honnête Jacques ne put me refuser plus long-temps , & je me mis à

écrire mon billet , qui , autant qu'il puisse m'en souvenir , étoit conçu en ces termes :

„ O la bien-aimée de mon ame !
 „ je viens pour t'arracher à tes op-
 „ pressions ! dis , veux-tu te con-
 „ fier à mes soins ? veux-tu ac-
 „ cepter mes services ? Dieux , quels
 „ transports ! je serai ton libérateur ,
 „ moi qui ne respire que pour toi !
 „ — Ma Sophie , je suis à A ,
 „ à six lieues de ta prison je t'en
 „ arracherai , ou je périrai dans
 „ l'entreprise O vie de mon
 „ ame , je ne puis exister sans toi ! . . .
 „ viens dans les bras de ton fidele
 „ amant , & que de vains scrupules
 „ ne t'empêchent pas de faire
 „ mon bonheur. Apprends que mon
 „ oncle est mort , & que j'ai hérité
 „ de toute sa fortune , ce qui seroit
 „ pour moi un malheur plutôt
 „ qu'un avantage , si je n'espérois

» pas que tu voudras bien la par-
» tager.

Il y a plus.... Woodville est
» découvert!..... le testament qu'il
» vouloit faire passer sous le nom
» de ton pere, est une fourberie de
» son invention:..... à la vérité,
» ce n'est pas encore entierement
» prouvé, mais ton retour en An-
» gleterre détruira tous ses projets.

» Viens donc, ma Sophie, dans
» les bras de l'homme qui t'adore!
» Je me suis muni d'une échelle de
» cordes, & je n'attends que ton
» consentement pour l'appliquer à
» la muraille.

» Adieu, ma Sophie, les paroles
» sont trop foibles pour exprimer
» combien je t'adore ! »

EDOUARD.

Je confiai ce billet au fide'e Jacques , qui partit aussi-tôt. Il est revenu me voir le lendemain , qui étoit hier , mais il ne m'a pas donné de réponse satisfaisante. Gérard s'étoit caché , avoit vu Sophie , mais il n'avoit pu lui remettre le billet , parce que l'abbesse & une religieuse ne la quitterent pas un instant , tant qu'elles resterent au jardin. J'espere qu'aujourd'hui il sera plus heureux , cependant je crains bien qu'il ne me faille attendre plus long - temps que je ne l'aurois cru d'abord.... A tout événement , Georges , si vous m'écrivez , adressez vos lettres à M. Danville , hôtel de..... A....

Rappelez - moi au souvenir de ma mere & de Louise , sans oublier le reste de la société.

Adieu.

MORTIMER.

LETTRE X.

M. Villiers au Lord Mortimer.

Londres.

Vous avez raison, j'ai été fâché en effet,.... très fâché ;.... mais n'en parlons plus; vous avez expliqué les choses de la manière la plus satisfaisante.

Mais, mon cher Edouard, je voudrois bien venir à bout de te persuader que le bonheur n'est pas toujours aussi près de nous, que l'on aime à le croire. Fais attention à ce que je te dis, & ne te livre pas à ton imagination, au point que la raison ne puisse plus faire entendre sa voix. Toutes les affaires humaines sont sujettes à une foule

d'incidens , & tu dois favoir que tu n'as pas là-dessus de privilège particulier.

Toutes les probabilités sont contre toi , & je vais t'en faire l'énumération..... Il est probable que miss Nelson n'aura jamais la liberté de recevoir ta lettre ;.... si elle la reçoit , il est probable qu'elle ne pourra pas y répondre..... & il est plus probable encore qu'il ne sera jamais en ton pouvoir de l'enlever.

Je te dis tout cela parce que je voudrois te voir armé contre tous les événemens , & que je crains ton désespoir en cas de mauvais succès.

Je fais que tu es un triste philosophe , & que toutes mes leçons produiront peu d'effet sur toi ; mais je veux au moins t'avertir de ne pas trop te livrer à des espérances qui peuvent ne se réaliser jamais.

L'exemple, dit-on, vaut mieux que le précepte; mais, comme je n'ai jamais essuyé de grandes épreuves, je ne peux pas me proposer pour modele. Cependant je t'assure que si quelque accident venoit interrompre mon bonheur actuel, tu me le verrois supporter comme Epictete.... Grand Dieu! Mortimer!..... Louise se trouve mal.... Que vais-je devenir. Si..... je ne puis supporter cette idée,.... je deviendrai fou!

Dieu merci!..... ce n'a été qu'une fausse alarme,..... & je ne suis pas malheureux!..... Je ne saurois écrire davantage, mon cœur est actuellement aussi plein de plaisir, qu'il l'étoit de douleur il y a quelques minutes. Adieu.

GEORGES VILLIERS.

L E T T R E X I.

Du Lord Mortimer à M. Villiers.

A.....

JACQUES revint à moi quelques momens après que je vous eus envoyé ma lettre.

« Bonnes nouvelles , mylord ! — Gérard a remis votre billet à mademoiselle Sophie. »

« Que dites-vous , Jacques ?..... est-il possible ? »

« Oui , en vérité , mylord ; & je vais vous dire comment cela s'est fait. Vous avez eu bien raison de dire que les dix guinées donneroient à Gérard plus d'empressement pour vous servir. Hier soir il s'est encore caché dans la même place , & il n'y demeura pas long-

temps , qu'il vit mademoiselle Sophie entrer dans le jardin , accompagnée par une vieille none à la figure acariâtre. Elles avancèrent vers le lieu de sa retraite , & il craignit un peu d'être découvert trop tôt. Mais heureusement la vieille religieuse courut brusquement vers une autre partie du jardin , pour effrayer quelques oiseaux qui mangeoient les raisins. Mademoiselle alloit suivre , mais plus lentement , lorsque Gérard , profitant de l'occasion , l'appella tout doucement , & lui dit d'arrêter. Alors , sortant de sa retraite , il lui jeta le billet aux pieds , & courut bien vite rentrer dans son asyle. Grand Dieu ! s'écria-t-elle , qu'est-ce que cela ? alors , voyant revenir la religieuse , elle ramassa précipitamment le billet , & le mit dans son sein. Elle se plaignit ensuite à sa compagne ,

qu'elle appelloit la sœur Marthe ,
d'un violent mal de tête , & de-
manda à se retirer dans sa chambre.
L'autre y consentit en quittant le
jardin , & toutes deux s'éloignèrent.
Gérard est aujourd'hui à la même
place , & je ne doute pas qu'il
n'apporte demain la réponse à votre
billet. »

Jacques se trompa cependant
dans sa prédiction , car ce ne fut
que le quatrieme jour que je reçus
ce billet desiré.

Au Lord Mortimer.

«Point de vains scrupules... je par-
» lerai d'après les sentimens de mon
» cœur Est-il possible que vous
» doutiez de mon empressement à
» voler à vous aussi-tôt que je pour-
» rai le faire ? — Non , mylord ,
» je ne sens aucune répugnance à

„ être à vous pour toujours. Je
 „ m'explique un peu clairement ,....
 „ mais je n'ai pas le temps d'aller
 „ chercher de futils & fastidieux
 „ raisonnemens..... Restez donc à
 „ A.... jusqu'à ce que je vous donne
 „ avis du moment favorable pour
 „ me délivrer..... Je crains d'être
 „ obligé d'attendre quelques jours ,
 „ mais soyez bien sûr que j'em-
 „ ploierai tous les moyens possibles
 „ pour hâter mon retour en Angle-
 „ terre. Cependant croyez-moi tout
 „ à vous. »

SOPHIE.

Je baifai ce charmant billet , je
 le pressai contre son sein , & je dis
 mille choses que ta philophie
 auroit traitées d'extravagances. En
 voici assez pour l'instant.

MORTIMER.

LETTRE XII.

Du même au même.

JE reçois ta lettre à l'instant. Je suis absolument de ton avis & de celui d'Epictete sur le bonheur. Quelle impression a faite sur toi l'indisposition de Louise ? n'est-elle pas mortelle , & , par conséquent , sujete à tous ces accidens ? Pourquoi donc t'affligerois-tu de ce qui ne dépend pas de ton choix ? Ha ! ha ! ha ! tu es un excellent philosophe en théorie , quelle pitié que tu ne te soutiennes pas dans la pratique ? Sois sûr , Villiers , que je garderai ta lettre comme une espece de talisman contre les probabilités , n'oubliant pas de lire la fin , où l'exemple se trouve après le précepte.

Ouvre actuellement les yeux ,
& lis :

Au Lord Mortimer.

« J'ai plus de liberté qu'autre-
» fois ; jeudi prochain , à sept heures
» du soir , ayez vos échelles prêtes ,
» & alors , s'il plaît au ciel , vous
» verrez ,

SOPHIE.

Georges ! jeudi sera demain !
imagine mes transports , & remer-
cie-moi de la complaisance que j'ai
de t'écrire quand je suis prêt à de-
venir fou de joie.

Et n'ai-je pas raison ? ne ver-
rai-je pas Sophie ? ne la presserai-je
pas contre mon cœur ? mais si tu
ne crois pas tout cela suffisant pour
me déranger la tête , ... je te rap-

(68)

pelleraï que les philosophes ont
aussi leurs heures d'égaremens.

Adieu , je ne te parlerai de mon
plan qu'après le succès.

MORTIMER.



L E T T R E X I I I.

Du même au même.

A TOUT moment, Georges, je découvre la vérité d'une de tes observations, dont tu ne te rappelles pas toujours assez toi-même; c'est que toutes les affaires humaines sont sujettes à certains hasards, que je n'ai pas de privilège exclusif pour en être exempt plus que le reste des hommes; d'où tu conclus stoïquement qu'il ne dépend que de moi d'être heureux, quand même tout l'univers se réuniroit pour m'accabler, &c, &c.; tes probabilités sont devenues des improbabilités, mais je t'abandonne à toi-même, jusqu'à ce que je te livre entre les

maines de la rieuse Craven & de ma Sophie.

Vois ! elle me prend la plume des mains ! oui , c'est elle , ma Sophie ! je la laisse parler.

Miss Nelson écrit.

M. Villiers , votre ami est réellement insupportable ; si je ne l'eusse interrompu , il auroit écrit sans cesse , & n'auroit pas dit un mot de tout ce qui vous intéresse. Voyez ce que c'est que de se croire de l'esprit.

Comme je n'aime pas les détours , je vais vous raconter simplement toutes les circonstances de mon évasion du couvent.

Je commencerai par vous dire ce qui m'est arrivé après ma réponse au premier billet du lord Mortimer.

Ma tête étoit si exaltée , par l'espoir d'une prompte délivrance , que j'écoutai les leçons de la sœur Marthe avec une complaisance qui ne m'étoit pas naturelle. Ce changement dans ma conduite en produisit un frappant dans ma situation. L'attention que je donnois à son éloquence flatta sa vanité au point qu'elle commença à me témoigner beaucoup d'amitié , & dérida ses traits autant qu'il lui étoit possible.

En un mot , je devins sa confidente , ce que je dus , à ce que je présume , à la crainte qu'elle avoit de confier ses chagrins à tout autre.

Elle m'en faisoit le détail deux jours après que j'eus envoyé le billet , mais elle fut interrompue par l'entrée de la supérieure. Elle déclamoit avec une rage particu-

liere , contre la tyrannie que cette dame exerçoit sur toutes les sœurs , & en particulier sur elle , qu'elle avoit prise en aversion. Et d'où venoit cette aversion ? de ce que la place lui appartenoit de droit à elle , & que sa rivale ne l'avoit eue que par cabale. Elle avoit à peine fini , que l'abbesse , qui avoit tout entendu , s'élança dans la chambre , & l'accabla de reproches les plus amers sur son orgueil & son ingratitude.

Marthe , voyant qu'il étoit impossible de nier , répondit par les mêmes injures , & y ajouta l'hypocrisie & l'intrigue. La dispute devint si vive , que toutes les religieuses furent autour de nous dans un instant. La supérieure , reprenant courage en voyant arriver ses ouailles , ordonna à Marthe de se retirer sur-le-champ dans sa cellule ,
ce

ce que celle-ci refusa, en réclamant contre son autorité. Le nombre cependant la força de céder; elle fut entraînée, de force, à sa cellule, où la supérieure déclara qu'elle feroit nourrie au pain & à l'eau, jusqu'à ce qu'elle eût mérité un meilleur traitement par un repentir sincère.

L'occasion me parut trop favorable pour ne pas redemander la grace de ma chere Hortense. « Madame, dis-je à la supérieure, je suis fâchée que vous n'ayez pas connu plus tôt le caractère de la sœur Marthe; votre bonté n'auroit pas été ainsi injuriée par une autre qui a pour vous un juste & profond respect. Je veux parler de la sœur Agathe. »

« Vous avez raison, dit l'abbesse, adoucie par le compliment; vous avez raison, ma chere en-

fant, mais la facilité de mon caractère ne m'a pas permis de soupçonner qu'une personne à qui j'avois donné ma confiance, en abusât à ce point là. Il n'est pas encore trop tard pour me rétracter de ce que j'ai fait; la sœur Agathe recouvrera sa liberté & ma faveur. C'est le moins que je puisse faire pour la pauvre Agathe, après tout ce qu'elle a souffert. Je vais vous l'envoyer sur-le-champ, car je fais que vous êtes attachées l'une à l'autre. »

« Le ciel vous récompense, Madame, de votre bonté. J'ai en effet beaucoup d'attachement pour la sœur Agathe. C'est elle qui m'a donné une juste opinion de votre mérite, du bonheur dont jouit la communauté sous votre doux gouvernement, & qui m'a appris à supporter la retraite avec un peu

plus de patience, tandis que l'acariâtre sœur Marthe défaisoit tout l'ouvrage de mon amie par sa sévérité."

"N'en parlez plus, ma chère enfant; elle ne le fera plus, & votre amie achevera son travail."

Elle sortit, &, au bout d'une demi-heure, j'eus le plaisir de voir entrer mon amie; — ma joie étoit extrême, la sienne n'étoit pas plus modérée. Aussi-tôt que je crus que l'on ne pouvoit pas nous entendre, je lui montrai la lettre de mon Edouard, & je lui appris comment elle m'étoit parvenue.

"Hélas! je vais vous perdre," s'écria-t-elle, avec l'accent de la douleur, pardonnez-moi, ma chère Sophie; quoique je desirer votre bonheur, je ne puis supporter l'idée que vous le possédiez, en vous séparant de moi."

“Ma chère, ma charmante amie, m'écriai-je, en l'embrassant, nous n'aurons qu'un même sort. S'il plaît au Tout-Puissant de nous délivrer, vous viendrez avec moi en Angleterre, & nous irons trouver votre Claude.”

“Vous m'emmenerez avec vous! le ciel vous bénisse à jamais! s'écria-t-elle, en fondant en larmes; ainsi, quelquefois la joie se témoigne par les mêmes signes que la douleur.”

Je passai le reste du jour avec la supérieure qui me témoigna beaucoup de bonté; en récompense, je ne manquai pas d'attention pour elle. Le lendemain, tandis que nous étions à déjeuner au réfectoire, la sœur Agathe lui dit tout bas : “Encore un peu de temps, madame, & cet aimable enfant sera au point où je la desiré.” La

supérieure lui répliqua par un regard & un signe de complaisance.

Quelque temps après, dans nos promenades ordinaires, je reçus un autre billet de votre ami, dans lequel il m'expliquoit le plan qu'il avoit formé pour mon évafion, & me preffoit d'en hâter l'exécution. Il fe passa plusieurs jours avant que je ne pufse lui faire la réponfe que vous avez vue. En conféquence, le foir fixé, lorsque les religieufes allerent à la priere, je me plaignis d'une grande foibleffe, & je priai la supérieure de difpenfer mon amie de ce devoir, & de lui permettre de faire avec moi un tour de jardin. Comme elle n'avoit aucun foupçon, & qu'elle vouloit gagner mon affection par toutes les complaifances raifonnables, elle y consentit, & nous nous rendîmes fur-le-champ au lieu du rendez-

vous, la sœur Agathe & moi, chacune avec un grand battement de cœur.

Imaginez nous voir au pied du mur. — Le signal étoit de lier une pierre dans un mouchoir, & de la jeter de l'autre côté. Je ne tardai pas à le faire, quoique mon cœur flottât entre la crainte & l'espérance.

Mais je repris bientôt courage en voyant paroître votre ami, suivi de Dick Woodville. — « Mylord! » — « Ma chère Sophie! » ce fut tout ce que nous pûmes dire; mais il recula en voyant la sœur Agathe, qu'il n'avoit pas apperçue d'abord.

Je ne pus que dire, elle vient avec nous; c'en fut assez, dit à Dick, de s'en charger, & me pressant dans ses bras, nous fûmes dans un instant de l'autre côté du mur, où nous trouvâmes M. Dalton.

la sœur Agathe & Dick nous joignirent aussi-tôt, & nous avançâmes tous dans le plus profond silence vers une ouverture de la forêt, où mon cher Edouard nous avoit fait préparer une chaise. — Il y plaça mon amie & moi, &, montant à cheval avec ses compagnons, dont l'un étoit le fidele Jacques, nous partîmes à si grand gallop, que je perdis le peu de connoissance que la scene précédente m'avoit laissé.

La sœur Agathe fut la premiere qui revint à elle, & elle ôta aussi-tôt son accoutrement de religieuse, pour en mettre un profane des miens, avec quelques autres articles que nous avions eu la précaution de cacher autour de nous.

Elle completa sa métamorphose avant d'arriver à Orléans ; & quand lord Mortimer vint nous donner la main pour descendre, il

fut tout surpris de ce changement ,
& frappé de la beauté d'Hortense ,
qui n'étoit plus sœur Agathe.

Jamais , en effet , elle ne m'avoit
paru si belle..... La joie avoit ré-
pandu sur ses joues un doux incar-
nat , & ses yeux avoient un éclat
divin ;..... je vous assure que , dans
ce moment , je sentis toute ma pe-
titesse.

Je présentai l'une à l'autre ces
deux personnes qui m'étoient si
chères , & elles eurent à peine le
temps de se faire leurs courts com-
plimens, que Dick entra. Il me prit
la main qu'il secoua de bon cœur ,
& s'écria : Morbleu , miss Sophie ,
je suis charmé de vous voir ; la
pauvre Nell sera bien fâchée de ne
plus pouvoir vous faire enrager ,
& le vieux écuyer donc , comme
il va se mordre les levres. — Mais
qu'est-ce que c'est que cette demoi-

felle? ajouta-t-il tout bas; je l'aimerois bien, je crois;..... ce ne peut pas être cette chose noire que j'ai enlevée par-dessus le mur? » —

« C'est elle-même, répondis-je. Alors j'en suis fâché, s'écria-t-il; car elle est bien jolie; & j'ai cru que c'étoit la vieille abbessé que vous aviez amenée à dessein, & j'ai eu envie plusieurs fois de la laisser tomber, mais j'ai fait réflexion, qu'il valoit mieux lui faire faire le plongeon à Londres. »

En cet instant, Dalton entra, & nous dit que tout étoit prêt pour notre départ.

En un mot, monsieur, nous n'avons plus de poursuites à craindre, & nous sommes aussi heureux qu'on peut l'être ici-bas; c'est au moins ce dont je peux vous répondre pour votre ami & pour moi : — Quant à Hortense, elle ne

le fera parfaitement, que lorsqu'elle
sera réunie à son cher Claude.

Dites à ma chere Marie que je
suis impatiente de l'embrasser.....
Assurez madame Stanhope que je
sens pour elle tout le respect,
l'amour & la vénération dus à
la mere du lord Mortimer, & que
j'espere bientôt la convaincre, elle,
vous, & votre Louise, de l'estime
sincere que j'ai pour vous tous. —
Adieu, monsieur.

SOPHIE NELSON.



L E T T R E X I V.

De Lady Morden à Miss Craven.

Portman Square.

HATEZ-VOUS, ma Lucie, de venir joindre la plus heureuse société de l'univers; vos bons parens voudront bien, je suis sûre, vous accorder à nos prières réunies; venez donc, ma chere amie, il ne manque plus que votre présence à nos plaisirs. — Sophie, Mortimer, Hortense, tous sont avec nous, ils sont arrivés mercredi soir.

Au bruit de la voiture, j'eus de la peine à m'empêcher de tomber en foiblesse. Lord Morden me soutint, tandis que Villiers & le docteur Wentwort volèrent à la porte. — Au bout de quelques minutes

j'entendis la voix de ma Sophie , je courus au-devant d'elle , & je la ferrai dans mes bras. En un moment nous eûmes tout le monde autour de nous , & l'on n'entendoit que des complimens de toutes parts. Nous entrâmes alors dans le fallon , & vîmes lord Mortimer aux pieds de sa vénérable mere , qui le regardoit avec un charme inexprimable.

Il est impossible de décrire la scène qui suivit ; je vous dirai seulement que madame Stanhope reçut Sophie comme elle méritoit , & que l'aimable enfant a si bien su gagner son attachement , qu'elle le partage , je crois , avec Mortimer.

Les complimens recommencerent lorsque Sophie présenta Hortense , qui répondit à tout le monde avec une grace inimitable. Elle est , excepté Sophie , & je ne fais pas

même si, en justice, je devrois
faire l'exception, la plus aimable
créature que j'aie jamais vue. —
Vous voyez, Lucie, que je ne vous
mets pas en rivalité avec elle; mais
puisque je doute pour Sophie, vous
pouvez être contente.



L E T T R E X V.

Du Marquis de Liffon à Lord Mortimer.

Château de Liffon.

J'AI reçu votre lettre , mon ami , & je me réjouis avec vous de vos heureux succès. Un courage & un amour comme le vôtre doivent surmonter tous les obstacles. Recevez nos remerciemens de la générosité avec laquelle vous avez protégé mademoiselle de Aulay ou plutôt notre Hortense ; pardonnez si je l'appelle ainsi , mais j'espère que dans peu elle fera de notre famille : nous serons alors tous heureux ! ma Jacqueline a retrouvé son frere ! il est ici actuellement.

Un soir , il y a environ huit jours , on me dit qu'un gentilhomme de-

froit me voir , & l'on m'annonça un étranger de la touraure la plus agréable.

Mylord , s'écria-t-il , venant à moi , je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous personnellement , mais mon nom ne vous est pas étranger ; je suis Beaumont. Ciel ! l'ami de mon infortuné frere , m'écriai-je en lui saisissant la main. Lui-même , répondit-il.

Ah ! lui dis - je impatientement , Claude existe-t-il ? Puis-je annoncer à sa sœur cette agréable nouvelle ? — Il vit ; il est même à très-peu de distance du château. — A quel endroit . . ? Que j'y courre. — Nous irons ensemble , mylord ; mais ne feroit-il pas à propos de prévenir la Marquise de son arrivée ?

Je fis avertir ma Jacqueline. Je lui présentai lord Beaumont , & , dans le fort même de sa surprise ,

je lui dis tout ce que je favois de Claude. Elle fondit en larmes, leva ses mains au ciel, & nous supplia de lui amener bien vite son frere.

Mon nouvel ami avoit une chaise qui nous transporta bientôt à une chaumiere, à une demi-lieue du château. Il y avoit près du feu, & dans une attitude rêveuse, un jeune homme qui nous tournoit le dos. Il ne se dérangea que quand lord Beaumont lui dit : Mon cher Claude, voici le mari de votre sœur. Il s'approcha, & nous fûmes à l'instant dans les bras l'un de l'autre. Je m'attendois à voir un être extraordinaire; mais mon attente fut encore surpassée : sa figure est, traits pour traits, la contre-épreuve de celle de ma Jacqueline, ornée de tous les avantages de notre sexe. Je lui parlai

de l'impatience de sa sœur, & le pria de venir bien vite au château.

Au château ! répéta-t-il, avec un air indigné, le comte de S.-Pierre n'y demeure-t-il pas ? — Votre pere, mon cher Claude... — Mon pere ! mon bourreau, s'écria-t-il, en se frappant la poitrine. — Il est retenu dans sa chambre par une indisposition, ou plutôt il est bien mal ; ainsi vous ne le verrez qu'autant que vous le desirerez ; mais, n'en parlons plus, votre Jacqueline est impatiente de vous embrasser.

Mon pere bien mal ! dit-il, d'un ton plus doux ; oui, mylord ; je vous suis, ajouta-t-il avec beaucoup de vivacité ; hâtons-nous, que j'embrasse ma sœur.

Nous retournâmes bien vite ; & nous trouvâmes le vieux Dubois dans le vestibule. Bon Dieu ! s'écria-t-il, vois-je mon jeune maître ?

Il se jetta à ses pieds, & embrassa ses genoux. Claude le releva avec bonté. Un torrent de larmes couloit le long des joues de ce bon vieillard. Dieu soit loué, dit-il en sanglotant, mes vœux sont exaucés. Vous êtes venus pour nous rendre tous heureux, & vous le ferez aussi.

Jamais, jamais ! répartit Claude, avec fermeté. — Ne dites pas cela, mon cher enfant ; votre sœur vous aime, & nous serons tous bien. — Ma sœur ? s'écria-t-il, où est-elle ? où est ma Jacqueline ? — Mon cher, dit-elle, se jettant dans ses bras. Ils s'évanouirent tous les deux. Je les relevai, & les plaçai sur un sofa.

Après le premier mouvement, Claude, dit Jacqueline, le regardant attentivement, vous êtes bien changé. — Le chagrin, ma sœur,

le chagrin , le désespoir ! — Hé bien ! dit-elle , souriant , quoiqu'en larmes , nous verrons ce que la joie pourra faire.

La joie ! ô ciel ! s'écria-t-il en se levant & mettant sa main sur sa poitrine , avec un regard douloureux ; la joie , venez-vous de dire ? . . Mon Hortense ! mon ame ! puis-je éprouver de la joie lorsque tu es sous la tombe ?

Ah ! mon frere , j'ai des nouvelles bien étranges d'Hortense ; j'ai des doutes enfin sur sa mort.

Ah ! ne vous jouez point de mon désespoir , ma Jacqueline ; vous avez de bonnes intentions , mais votre tendresse a les effets de la cruauté.

Il est vrai , mon frere , qu'il seroit cruel à moi de vous donner de fausses espérances. Ne suspectez

point votre Jacqueline. — Oh ! parlez donc , dites. — O ciel ! voyez cette lettre. — Ai-je pu me tromper ? — Cher Claude , espérez tout. — Ne me dé hirez point , ma sœur : vit-elle ? — Elle vit , & elle vit pour vous. — O Dieu ! elle vit ! s'écria-t-il , & tomba sans mouvement. J'ai tué , j'ai assassiné mon frere , cria Jacqueline , tombant à côté de lui. C'étoit la scène la plus touchante.

Nous employâmes les remedes ordinaires , mais si long-tems sans succès , que je le croyois mort. Ma femme elle-même étoit presque dans le dernier état de désespoir.

A la fin il ouvrit les yeux. Ma Jacqueline , dit-il , pourquoi pleurez-vous ? — Remettez-vous , mon frere , & je ne pleurerai plus. — Ma sœur , rêvai-je ? vous m'avez bien dit qu'Hortense vivoit ?

C'est très-vrai, dis-je. Il se jeta à genoux, resta quelques instans dans cette posture, les mains & les yeux vers le ciel, puis il se leva, le calme sur la figure.

Notre bon pere Mauris entra alors; il y eut encore une scene où coulerent des larmes de sensibilité. Aussi-tôt que nous fûmes remis, Jacqueline prit Claude à part; &, tandis qu'elle lui racontoit comment Hortense avoit été sauvée, Beaumont m'apprenoit de quelle maniere il étoit venu à bout de le déterminer à revenir. Je vais vous rapporter son récit mot pour mot. Beaumont parle :

Lorsque Claude quitta cette retraite où miss Nelson le vit, il vint directement chez moi. Il me trouva mieux qu'il ne l'avoit espéré; & bientôt je repris mes forces & ma première santé. Je lui pro-

posai alors un projet qu'il accepta avec répugnance ; c'étoit de faire un voyage en Italie , où il desiroit retourner depuis long-tems. Nous y allâmes par mer ; & notre traversée à l'Eghorn fut assez bonne. Par condescendance pour lui , je cachai qu'il étois , & nous passâmes pour des oisifs peu fortunés , de sorte que notre société fut peu recherchée. Enfin nous gagnâmes Turin , où nous ne fûmes pas plutôt arrivés , que le maître de l'hôtel où nous étions descendus nous donna les détails d'une affaire qui avoit fait beaucoup de bruit dans la ville ; c'étoit la mort de votre beau-frere , Albert de S.-Pierre. Il nous raconta d'abord l'histoire , sans nommer les masques , & ajouta : Ce qui rend l'affaire plus fâcheuse , c'est que le seul mâle de cette famille , une des plus grandes en

France, est, dit-on, dans le dernier état de dépérissement. C'est une chose bien cruelle pour un pere, de voir toute sa postérité périr à la fleur de l'âge, & je plains fort l'infortuné comte de S.-Pierre.

S.-Pierre! s'écria Claude avec un regard effrayant, quoi! c'est Albert de S.-Pierre qui a été tué? Le maître de l'hôtel fit une réponse affirmative. O Albert! mon frere! s'écria Claude, fondant en larmes. L'hôte voulut faire des excuses, mais je l'interrompis: laissez-nous quelque tems, lui dis-je; son affliction est bien naturelle.

Quoique seul, je ne lui parlai que quand la violence de sa douleur fut un peu calmée. Je lui dis alors: Sans doute, mon cher Claude, cet événement est bien triste, mais il nous donne en même-tems une occasion d'admirer

la justice de la Providence. Le ciel a enfin jugé à propos de punir votre pere de sa vanité & de son orgueil dénaturé. En dépit de lui, il faut qu'il vous regarde comme le seul rejeton de sa famille. Em-pressons-nous, mon cher, de saisir cette occasion favorable; allons en France; vous vous présenterez au comte, & la nature fera tout pour vous.

Moi! s'écria-t-il, l'air indigné, me présenter devant l'assassin d'Hortense! non, je fuirais aux extrémités de la terre, si je n'avois pas d'autres moyens d'éviter de le voir; me présenter devant celui qui, lorsque j'étois à ses genoux, a pu me renverser à coups de pied! qui a pu ajouter l'insulte à la cruauté, & me dire, d'un ton railleur, que je n'avois plus une madame des Estampes pour me soustraire à sa barbarie!

barbarie ! devant le meurtrier de ma bienfaitrice , de tout ce qui m'étoit le plus cher ! dites , puis-je l'envisager autrement qu'avec horreur ? Et vous , pouvez-vous supposer que son cœur endurci se laissera pénétrer par les tendres sentimens de la nature ? Vous ne le connoissez pas , & moi , malheureusement , je le connois.

Le voyant déterminé , j'eus l'air de renoncer à ce projet ; mais j'imaginai une ruse innocente , que je mis aussi-tôt en pratique. Un jour , l'hôte de la maison , que j'avois mis dans ma confidence , entra pour nous raconter une histoire qu'il savoit , disoit-il , d'un des gens de l'Envoyé de France , qui l'avoit entendu raconter à son maître , à une chasse où étoient le Roi & toute la cour. Le sanglier qu'on couroit s'élança sur le cheval

d'une dame qui, ne pouvant plus se tenir en selle, se laissa tomber. Beaucoup de messieurs se rassemblèrent autour d'elle, mais pas assez tôt pour l'empêcher d'être blessée; & il lui est survenu une fièvre si violente, qu'on désespère de sa vie. Je demandai son nom; il répondit: la marquise de Liffon.

Grand Dieu! Beaumont! ma sœur! partons à l'instant. Attendez, mon cher Claude, lui dis-je, craignant que mon impatience ne lui fût suspecte, on s'est peut-être trompé. Oh non! s'écria l'hôte, la personne de qui je fais cette nouvelle m'a bien dit que c'étoit elle. Pourquoi différer? s'écria Claude, impatientement; & il alla donner des ordres pour notre départ.

Nous quittâmes Turin, le même jour. A chaque instant il se plaignoit de la lenteur de la poste, quoique

les chevaux allaient étonnement vite. Enfin, mylord, après plusieurs jours de route, nous arrivâmes à la chaumière où je vous ai mené. Là je lui découvris le tour que je lui avois joué. Il étoit si content d'apprendre que la marquise étoit en bonne santé, qu'il me pardonna presque de l'avoir trompé. Mais, comme les payfans nous dirent que le comte demeurait au château, il refusa de s'y rendre, & je vins vous trouver.

Je fis au généreux Beaumont tous les remerciemens qui lui étoient si bien dus, pour les soins qu'il avoit pris de notre frere.

Jacqueline dépeignoit alors ; dans les termes les plus touchans, la malheureuse situation de son pere, & Claude en étoit pénétré jusqu'aux larmes.

Le chevalier n'est plus. Ma

Jacqueline en a fait part au comte, avec toutes les précautions possibles, mais néanmoins il en a été si fortement affecté, que, peu de tems après, les médecins le déclarerent dans le plus grand danger. Sentant bien lui-même son état, il fit approcher ma femme de son lit. Jacqueline, lui dit-il, dans peu vous n'aurez plus de pere. Je sens mes forces qui s'épuisent d'instans en instans; & j'ai un grand compte à faire avec Dieu. Je voudrois voir le pere Maurice.

Le bon homme resta seul avec lui, l'espace d'une heure, après quoi il demanda encore la marquise. Ma fille, s'écria-t-il, je suis convaincu de l'énormité de ma faute. Je mourrai sans être plaint ni regretté de qui que ce soit, que de vous! & cela avec raison. Un orgueil désordonné avoit fait taire

en moi tous les sentimens de la nature ; & la Providence , en m'enlevant deux fils , m'a puni de ma cruauté envers celui que j'ai abandonné. Je voudrois bien faire à cet infortuné toutes les réparations que je lui dois ; mais , hélas ! il y a long-tems sans doute que cette victime de ma cruauté n'existe plus. Vous seule me restez , ma fille ! hélas ! vous seule , de tous mes enfans ! . . . Si j'avois chéri ces dons du ciel . . . ! Mais il est trop tard . . . Le repentir suffira-t-il , ô mon Dieu ? Ces larmes amères & brûlantes trouveront-elles grace devant toi ? . . . O mes enfans ! si ma mort pouvoit vous faire revivre !

Maurice fit alors signe à ma femme de se retirer. Elle obéit & vint nous rejoindre. Les expressions de son pere nous affecterent

tous, mais particulièrement Claude : il détourna les yeux , combattit la compassion qui s'élevoit dans son ame , regarda Jacqueline , & fondit en larmes. Peu d'instans après , Dubois entra précipitamment.

Mon cher maître , s'écria-t-il , courant à Claude , & lui saisissant la main , venez à votre pere ; il vous desire impatientement. Mon pere desire me voir ! est-ce possible ? Cela est très-vrai , dit Dubois , l'entraînant.

Est-ce vous , mon fils ? s'écria le comte , comme la porte s'ouvroit.
— Oui, mon pere , répondit Claude , s'élançant à son lit ; si vous voulez bien m'avouer pour votre fils. O ciel ! cria le comte , que de bonté dans cet être que j'ai outragé ! Mon fils ! mon fils ! peux-tu bien me pardonner ?

Ce langage est trop humiliant

pour un pere , répartit Claude ;
 se jettant sur son lit , & l'embras-
 fant. Le comte le ferra dans ses
 bras , puis le repoussa tout-à-coup ,
 & le fixa , d'un air égaré. Vous
 venez pour accabler votre pere
 de reproches , s'écria-t-il. Qu'avez-
 vous à exiger de moi ; je ne connois
 d'autre loi que ma volonté ? Puis
 il se mit dans l'attitude d'écouter.
 — Dites mes prières. — J'écoute...
 Cruel ! Tu souffriras que ton pere
 te demande pardon ! Je n'ai point
 tué madame des Estampes. C'est
 faux... . Quoi ! la fille d'une bour-
 geoise ! méprisable enfant... . Ma
 Jacqueline ! viens à ton pere... !
 Quelle horreur ! c'est Hortense... !
 Voyez le poignard... ! Pour Dieu ,
 ne frappez pas ! je ne suis point
 encore préparé.

La violence du délire le fit
 tomber dans l'affaïssement ; mais ,

revenant bientôt à lui, vous pleurez, mon fils, dit-il à Claude; c'est moi qui devrois pleurer, verser des larmes de sang! O mon fils! mon fils!...

La scène devint trop tendre; nous les séparâmes; & Claude, depuis ce moment-là, n'a pas quitté le lit de son pere.

Voyez, mylord, quelle heureuse fin les choses prennent. Que de graces ne devons-nous pas au Tout-Puissant, qui dispose tous les événemens. Claude écrit à Hortense (*); mais il ne peut quitter son pere.

Adieu. Recevez les souhaits sinceres de

LISSE.

(*) Cette Lettre ne paroît pas.

L E T T R E X V I.

De Miss Craven à Mistriss Craven.

WOODVILLE a écrit à sa niece un faras de bêtises, pour détailler les bonnes intentions qu'il avoit eues en lui gardant sa fortune, &c. ; mais il déclare que, telle est son indignation contre Dick, qu'il est bien aise que les choses aient pris un autre tour. Il couvre le faux qu'il a fait du nom d'intérêt particulier, prétendant qu'elle auroit pu risquer son bonheur, si elle avoit su que tout étoit en son pouvoir.

J'ai bien peur que ce vieux malheureux ne soit pendu. — On frappe à ma porte.

E s

C'étoit Sophie. Elle est, sans contredit, la fille la plus extraordinaire qu'il y ait dans le monde. Savez-vous sur quoi elle venoit me consulter ? Woodville vivoit sur un si grand ton, d'après ses belles espérances, que ses affaires sont on ne peut pas plus embarrassées. On parle de mettre le peu qu'il a en sequestre, pour payer ses dettes. Sophie, qui en est instruite, veut s'y opposer, & venoit me consulter là-dessus, ainsi que sur une lettre de condoléance qu'elle a écrite à Mistriss Woodville.

Vous avez raison, m'écriai - je en riant, n'oubliez pas non plus, je vous en prie, l'aimable Mistriss. O Flaherty. — Vous pouvez rire, Lucy, mais la pauvre Mistriss Woodville n'est pas responsable de l'inconduite de son mari; & je

ferois très-blâmable si je confondois l'innocent avec le coupable ; puisque je vous vois disposée à plaisanter de mes intentions , je ne vous en ferai point part. Là-dessus , cette impatiente créature m'a laissée , après avoir allumé ma curiosité.

Sans doute vous vous attendez à ce que je vous parle d'Hortense ; hé bien , madame , depuis la lettre de son amant , elle ne marche plus , elle vole , & elle est plus belle que vous ne sauriez l'imaginer.

Après tout , la joie est un meilleur cosmétique que l'eau des Circassiennes ; rien ne rend le teint plus clair , ni les yeux plus brillans. Les poètes peuvent dire tout ce qu'ils voudront sur la beauté d'yeux en larmes ; des paupieres & un nez rouges sont sûrement très-

agréables , mais je me trompe fort
si ces prétendus admirateurs de
mademoiselle Melpomene ne pré-
ferent pas au fond de leur cœur
l'enjouée Thalie à toutes les graces
larmoyantes de la déesse à co-
thurne.

Adieu.



LETTRE XVII.

*Du Marquis de Liffon à Lord
Mortimer.*

Au Château de Liffon.

LE comte n'est plus. Le ciel a reçu , j'espère , son repentir , qui étoit véritablement sincère. Jacqueline est dans une affliction extrême. Malgré les erreurs de son pere , & toutes les duretés qu'elle en a éprouvées , elle lui étoit réellement attachée. Notre frere Claude , actuellement comte de S.-Pierre , regrette ce pere qui venoit de renaître pour lui à la tendresse.

Quand il est avec Jacqueline , ils pleurent tous deux ; mais quand il est seul avec moi , je vois sou-

vent un rayon de joie briller sur sa figure; il me prend la main, puis s'écrie : Mon frere, je la reverrai donc !

Le vieux comte, quelques heures avant de mourir, tomba dans un profond sommeil. Lorsqu'il s'éveilla, Jacqueline & Claude, qui le gardoient, le féliciterent du repos paisible qu'il venoit d'avoir.

Ah ! mes enfans, répondit-il, je sens une foiblesse générale qui m'annonce que l'instant de ma dissolution approche ; mais cette idée ne me fait point horreur. Vous m'avez pardonné, mon cher Claude, & j'espère que Dieu, dans sa miséricorde, en fera de même.

O mon pere ! que le ciel entende les prieres de vos enfans, & vous vivrez pour notre bonheur.

Ne vous livrez point à ce vain espoir, ma fille : appelez le pere Maurice; je voudrois recevoir mes derniers sacremens.

Jacqueline pleura, & obéit. Le pere Maurice resta près d'une heure avec son pénitent. Ensuite on nous demanda tous, & on lui administra le saint viatique. Après la cérémonie, mes enfans, dit le vieux comte, d'une voix foible, & nous faisant signe de la main, mes enfans, & vous, le généreux ami de Claude, approchez-vous de moi; je n'ai plus que quelques instans à vivre, & je voudrois les passer dans vos bras.

Jacqueline, en pleurs, courut à son chevet, & mit sa tête sur son sein. Claude passa d'un côté du lit; &, prenant une main du comte, l'arrosa de ses larmes. Beaumont & moi étions à genoux

de l'autre côté. Le comte retira sa main de celle de Claude , la passa autour de son cou , & le pressa contre son cœur. Epuisé par les commotions de son ame , il se laissa glisser dans son lit ; puis , peu après , reprenant un peu de force , il demanda Dubois. Ce fidèle serviteur , qui sanglotoit dans un coin de la Chambre , s'approcha.

Dubois ! s'écria le comte , lui prenant la main ; nous avons vieilli ensemble , tu m'as bien servi ; mais je crains de t'avoir souvent maltraité. — Oh non ! non ! s'écria le pauvre domestique , & ce fut tout ce qu'il put dire. — Mon cher Dubois , dit le comte , vivement affecté , tu oublies tout le mal que je t'ai fait , & tu ne te souviens que du bien ; tu auras bientôt un meilleur maître. Celui pour qui

tu as si souvent intercédé , avec une éloquence qui auroit touché un cœur moins endurci que le mien ; ton bien-aimé Claude , c'est avec lui que tu vas passer tes jours ; il aura soin de les rendre heureux.... Ma fille , encore une fois , embrassons-nous. . . . Mon fils ! . . . Ciel ! pardonne-moi ! . . . Il expira en achevant ces mots.

Nous fûmes obligés d'employer la violence pour arracher Jacqueline de la chambre. Claude resta attaché sur le corps de son pere. A quelques exclamations qui lui échapperent , je m'aperçus qu'il ne pleuroit pas seulement le comte , mais sa mere & madame des Estampes.

Quand tout va être prêt pour notre départ , nous retournerons en Angleterre.

Adieu , mon cher ami ; nos com-

(114)

plimens à notre Hortense & à
tous ceux qui composent votre
aimable société.

LISSON.

*La lettre de Claude à Hortense est
omise , parce qu'elle n'est pas essentielle
à l'histoire.*



L E T T R E X V I I I .

De Miss Craven à Mistris Craven.

Portman Square.

IL arrive, ce héros! il revient victorieux.... Oui, madame, nous attendons à chaque instant le jeune comte & sa charmante famille. Hortense est toujours dans un délicieux frémissement; son cœur fait tic-tac à chaque voiture qui passe. J'ai laissé nos deux bonnes ames, le docteur Wentworth & lady Morden, lui prêchant la patience & la philosophie; & j'ose dire qu'ils savent par cœur les maximes d'Epictète. Je priai Villiers de rester aussi avec eux, parce qu'il est le meilleur philosophe pratique que je connoisse; & puis, pour éviter une

réplique , je montai bien vîte chez moi ; car je n'ais de me disputer avcc qui que ce soit , autre que Chapman.

Sophie eut la discrétion de se contenir devant moi , de peur , sans doute , de mes railleries ; mais je suppose qu'actuellement elle parle raison comme tous les autres. Dieu la protege. C'est perdre sa poitrine pour peu de chose. Cependant ces gens-là , en vérité , s'avisent d'appeller une écervellée votre Lucie , qui , à elle seule , a un jugement plus folide qu'eux tous ensemble.

Si toute autre personne que ma mere devoit voir cette lettre , je ferois traité sans miséricorde , à cause de ma vanité ; mais vous , qui savez que je rends justice au mérite des autres , vous conviendrez que je puis en faire autant

pour moi ; non que je fois dans la nécessité d'être mon propre prôneur , car mes bonnes qualités sont généralement connues & admirées.

Le comte de S. - Pierre peut servir de sujet au plus grand peintre & au plus grand poète.

Si vous l'aviez vu , avec quels transports il se jeta , non pas aux pieds , mais dans les bras de son Hortense ; comme il la pressa contre son sein ; avec quel son de voix il articula : je vous possède donc encore !

Ah ! mon pauvre papa ! que seroit-il devenu ? Il auroit mieux aimé que le cœur de sa fille fût irrévocablement perdu , que d'être privé de celui de madame sa femme. De deux maux , il faut éviter le pire ; & j'adopte sa maxime.

Je ne dis rien de plus de l'entrevue , sinon qu'elle est on ne peut pas mieux imaginée. Le marquis de Liffon n'est plus que passable , auprès de l'irrésistible Saint-Pierre. La marquise est une belle Pallas ; Cassandre confesse qu'elle se rapproche plus de l'idée qu'elle a d'une héroïne , qu'aucune des femmes qu'elle connoît , exceptant toujours sa belle cousine & la superbe Gauloise ; c'est ainsi qu'elle appelle Hortense.

Lord Beaumont a une bonhomie extraordinaire dans toute sa personne. Sa figure , piquée de petite-vérole , annonce beaucoup de sensibilité. Il est vif , enjoué , & étonnement attaché à son ami. Le pauvre homme , il est dans une fâcheuse situation , car toutes les femmes parmi lesquelles il est sont ou mariées , ou promises. Mais ,

comme il se plaignoit hier au soir de la viduité de son cœur , il faut essayer de le remplir ; c'est pourquoi je vous prie de préparer Charlotte Andrews , qui doit être de notre partie au parc de Mortimer. Moi , j'aurai soin qu'il ne soit point enlevé par aucune des demoiselles du Canton , qui vont toujours cherchant s'il n'y a pas quelque chose à dévorer. Sophie frappe à ma porte ; je vous laisse.....

Je suis déterminée à vous raconter des faits ; en voici un ;

J'ai parlé tant & si long-tems , que j'en suis fatiguée , ainsi que le colonel. Le voyant prêt à me souhaiter au diable , ou dans une autre position toute aussi plaisante , je lui proposai de le présenter au comte de Saint-Pierre. Ils se saluèrent , mais le colonel devint

pâle. Il se leva bien ôt , & alla à une fenêtre , où je le suivis.

Que dites-vous de cette nouvelle connoissance , lui dis-je en souriant ; n'est-il pas charmant ? Trop charmant , répondit-il , avec un profond soupir ; mais qui est-il ?

Vous avez une bien mauvaise mémoire , en vérité ; ne vous ai-je pas dit déjà son nom ? — Oui ; mais ce n'est pas tout. — Pas tout ? Quant au reste , c'est un gentilhomme qui jouit d'une grande fortune & d'une excellente réputation. Depuis long-tems il est attaché à mademoiselle de Aulay , & , dans peu de jours tout va finir. — Et comment , madame ? — A l'ancienne maniere , par le mariage. — Bon Dieu ! . . . Il se tut pendant quelques instans ; puis , se frappant le front , avec un air de distraction , il s'écria : C'en est fait , je suis

fuis malheureux ! J'allois lui répondre , quand , fans faluer perſonne , il prit ſon chapeau , & ſe retira.

Claude eut l'air étonné ; mais il eut la prudence de ne faire aucune queſtion. Nous reſtâmes interdits juſqu'à l'arrivée du marquis & de la marquife , de monſieur & de madame de Villiers , qui nous ſurprirent.

Sophie ſe prépara à aller faire une viſite à madame Woodville , & moi je montai pour écrire. Voilà où tout en eſt. Mais , ſi le colonel avoit en lui un peu de ce feu d'Orlando , les jours d'Halcyon pourroient bien revenir.

Pour prévenir tout accident , je crois qu'il eſt bon de ſe marier tout de ſuite. J'ai intention d'en parler au thé , quoique , très-probablement , on me fera la même

proposition ; mais aucune considération personnelle ne peut me faire trahir mon amitié pour Hortense. Ne suis-je pas une bonne créature ? Oui sans doute, Là-dessus, adieu.

LUCINDA CRAVEN.



L E T T R E X I X.

De la même à la même.

Portman Square , Jeudi.

TOUT est fixé , & je suis prise aussi comme je l'ai dit. D'aujourd'hui en huit , je vais changer le nom de Craven , pour celui de Chapman. Sera-ce de bonne ou de mauvaise grace ? nous le verrons au moment. Ne craignant pas le monde , nous ferons , contre toutes les regles du bon ton , mariés en cérémonie , à la face du ciel & de la terre. Je parle pour Sophie & pour moi , car Hortense fera enchaînée par le chapelain de l'ambassadeur François. Aussitôt après la cérémonie , nous irons à Belmont ; & là , mes chers pa-

rens verront leur Lucy , métamorphosée en dame , mais non pas avec toute la gravité de ce caractère ; je suis déterminée à conserver ma gaîté , quoi qu'il arrive. Si Chapman est un mari aimable , ce que j'ai quelque raison de croire , je rirai avec lui ; s'il est foudieux & maussade , je rirai de lui : ainsi vous voyez que je suis préparée contre tous les événemens.

Je vous ai dit dans ma dernière que Sophie alloit faire une visite à madame Woodville. Mistriss O Flaherty lui demanda pardon à sa manière , c'est-à-dire très-basement. Elle se jeta à genoux , pleurant. Sophie , révoltée de sa petitesse , lui assura son pardon , avec un ton qui disoit qu'elle le lui accordoit plutôt par principes que par inclination.

Cassandre & Dick sont invités à Mortimer - Park. Dick viendra avec nous , & Cassandre quelques-tems après. Monsieur & madame de Villiers & mistrifs Stanhope ne peuvent pas quitter la ville si vite , à cause de la situation critique de Louise. Nous autres femmes , nous aurions bien différé la cérémonie jusqu'après ses couches , mais les hommes fougueux n'ont pas voulu en entendre parler.

J'ai surpris , ce matin , Sophie , lisant un livre de prières , à l'article du mariage. Ah ! ma chere , s'écria-t-elle , en rouvrant ce livre , voyez quelle charge nous prenons. Parlez pour vous , lui répondis-je ; si vous êtes bien aise de prendre des soucis , à la bonne heure ; pour moi , je n'en veux point ; ils ne sont point de mon goût.

Lisez, lisez, reprit-elle, & vous changerez de ton. — Non, en vérité, Sophie ; j'en aurai assez à lire & à dire, jeudi prochain. C'est assez de faire une fois une chose désagréable.

— Ah ! Lucy, si Mortimer cesse jamais de me regarder avec la tendre & vive affection qu'il a maintenant, que deviendrai-je ?

— S'il le fait, servez-le de la même manière.

— Est-ce si aisé ? — Oui ; au moins cela le feroit pour moi ; mais, je vous en prie, enfin finissez, avec vos *fi*. On a toujours assez des maux du jour. — Ah ! Lucy, si vous aimiez comme moi ! — Aimer comme vous ? Je donne réellement une preuve assez raisonnable de mon amour, en consentant à donner ma main. Je vous permets de faire plus pour

Mortimer , si vous pouvez. Je ne m'inquiète pas tant que vous sur les *si*, car je les crois tous en mon pouvoir. Elle prit un air plus tranquille , mais je ne la crois pas touchée de mes raisonnemens.

L'homme qui cede contre sa volonté , est toujours de la même opinion.

Et pourquoi pas une femme ?

Adieu , ma chere madame ; je suis à jamais votre

LUCINDE CRAVEN.



L E T T R E X X.

Mistrifs Chapman , à Mistrifs Villiers.

PLUT-A-DIEU , ma chere Louise, que vous fussiez heureusement accouchée. Si vous & Villiers étiez ici , il n'y auroit pas , dans tout l'univers , un pareil assemblage de tourtereaux ; & , s'il y en a , je crois que nous remporterions la palme. Cinq couples vivant ensemble , & s'aimant ! quel article dans les annales de la mode ?

Sachant le ridicule qui nous attend , de la part de ceux qui connoissent le monde , & , qui plus est , résolus de l'encourir , ne devrions-nous pas nous cacher à la campagne ? quoique réelle-

ment le raffinement est porté si loin, dans ce siècle civilisé, que le bonheur en ménage se trouve presque aussi rarement sous les chaumières que sous les dômes des palais.

Après tout, lord & lady Morden & les Liffon sont les seuls couples qui aient droit de se vanter de leur bonne intelligence.

Je ne parle pas de mon père & de ma mère ; ce sont de vieilles gens dont on ne suit pas l'exemple ; mais, Hortense, Sophie & moi, nous pouvons nous taire ; il n'y a pas plus d'une semaine que nous sommes mariées, & les gens les plus comme il faut se font un devoir de s'aimer l'un l'autre pendant tout un mois.

A propos de ce mois, qu'on appelle, par emphase, *le mois dou-*

cereux, nous sommes bien déterminées, nous autres femmes, qui savons que ce qui est trop doux devient fade, de mêler un peu d'acide pour rendre ce miel plus savoureux à nos maris. J'ai envie d'y mettre de tems-en-tems un peu de jus de limon; observez que je ne veux pas me servir de vinaigre. Je m'imagine que mes compagnes d'esclavage ne sont pas si prodigues. A la vérité, j'ignore si cet acide conviendrait à Mortimer & à S.-Pierre, mais je suis sûre de ses bons effets sur mon *Caro*.

Toutes les mifs du canton sont venues nous faire visite; & j'ai montré, dans cette occasion, de grands airs. Le mariage me perfectionne merveilleusement. Vous ne pouvez pas vous imaginer comme j'étois grave & posée.

Nous allâmes, il y a deux jours,

à l'église. Nous y entrâmes difficilement , à cause de la foule qui s'étoit rassemblée devant le portail, pour voir les jolies mariées , & leurs époux. Ceux-ci trouverent le moyen de fendre la presse , en jettant leurs bourses en l'air. Dieu vous bénisse , fut le cri général ; & l'on nous fit place.

Comme nous gagnions le bas-côté, nous entendions de toutes parts : Mon Dieu , quels beaux hommes ! quelles superbes femmes ! de sorte que nous rougissions jusqu'aux oreilles ; & , en vérité , nous ne pouvions pas faire moins.

Tel fut le bon effet des bourses jettées , qu'à la fin du service, nous trouvâmes nos voitures à la porte, & le peuple rangé en ligne, de chaque côté. Nos domestiques eurent ordre de lui procurer des divertissemens ; & nous nous ren-

dîmes au château , au milieu des acclamations.

Oh ! comme je hais l'hiver ! Sans cette détestable gelée, nous aurions mille amusemens champêtres, plus jolis les uns que les autres ; au lieu de cela, nous sommes obligés de garder la chambre.

Nous aurons demain toute la noblesse du voisinage. Nous nous rassemblerons en habit de bal. Hortense sera en paysane ; Claude en berger ; Mortimer aura l'habit du prince-hal ; Beaumont celui de falstaff ; Sophie sera en vestale ; le marquis de Liffon en capucin ; la marquise en sultane ; Chapman sera déguisé sous l'habit de l'ancien pistol ; & moi sous celui de madame Quickli ; Dick , d'après son goût élégant, sera habillé en maître de danse de chien ; mon pere & ma mere seront en domino.

Deux jours après, nous donnerons une fête aux vassaux, & ensuite nous partirons pour Mortimer-Parck. Chapman frappe à la porte. . . . Il insiste pour entrer. . . . Il insiste. . . Sur ma parole, il faut, mon beau monsieur, que vous preniez un ton plus doux, si vous voulez que je cede à des demandes déraisonnables. Ah! j'entends la voix de mon cher S.-Pierre ; sa voix est aussi douce que la flûte d'un berger.

Il n'y a pas moyen de résister ; les voici une cinquantaine ; ils m'arrachent la plume.

Lady Mortimer écrit :

Oui, Louise, nous lui avons arraché la plume, & nous ne la lui rendrons que quand elle se conduira mieux. Ce matin, sur ce que je lui disois que je voulois vous écrire, l'impertinente morveuse me rit au

nez , & me demanda comment j'en trouverois le tems ? Elle eut l'effronterie d'ajouter que j'étois si occupée à parler , & à regarder Mortimer , qu'elle seroit bien étonnée de me voir penser à manger , à m'habiller , à dormir , & encore moins à écrire ; & puis , selon sa coutume d'éviter les disputes , elle s'est enfuie dans son cabinet , avant que j'aie le tems de répondre.

Vous vous imaginez bien cependant que nous avons forcé sa retraite ; & , pour la punir encore plus , j'ai lu tout haut sa lettre , tandis que Mortimer & S.-Pierre lui tenoient les mains.

Cet acide dont elle parle est une très-jolie chose en théorie , mais je vous assure que , si nous devons juger par le présent , elle ne songe pas à mettre sa maxime en pratique. Il n'y eut jamais une

femme si tendre & si soumise ; elle est tout miel, sans une larme de jus de citron. Chapman est plus en danger d'être gâté, que Mortimer ou le comte.

Mistress Chapman écrit :

La croyez-vous, mistress Villiers ? Ah ! vous me connoissez trop bien pour être si crédule. Ce n'est qu'une malice ; une malice d'orgueil. Chapman fera aussi une autre histoire. Savez-vous qu'elle m'a presque engagée à me servir de vinaigre ?

M. Chapman écrit :

Elle veut que j'écrive, madame, & je n'ai qu'une chose à dire : je suis le plus heureux des hommes. Est-ce du miel tout pur ou mêlé qu'elle me donne ? c'est ce que je ne puis assurer ; mais j'ai :

(136)

Assure que c'est la chose la plus agréable possible.

Quand j'écrirois encore , je ne saurois dire plus ; je répète donc que je suis le plus heureux des hommes.

Lord Mortimer écrit :

Non pas le plus heureux , mais un des plus heureux. Plus feroit superflu ; témoin ma signature ,

MORTIMER.

Et la mienne ,

S. - PIERRE.

Et la mienne ,

LISSE.

Lord Beaumont écrit :

Que ferai-je ?

Mistress Chapman écrit :

Très-bien , bonnes gens , vous avez écrit chacun vos sonnettes

voyons ce qu'elles renferment. Après tout, Louise, je suis la seule qui sache suivre une correspondance. Ils en font des *gorges chaudes* ; mais, qu'ils se mettent à écrire ; ils n'ont plus rien à dire.

Mon bavardage est sans fin. *Une mine de plaisir, un trésor de délices*, un serin, un papillon, un bonnet, ou toute autre chose aussi essentielle me fournissent un sujet inépuisable. Si ceux-là me manquent, j'ai recours à mes chers amis les historiens ; & je m'étends, des heures entières, sur la naissance ou la chute des Empires. Que voulez-vous ? vous n'avez qu'à dire. Mais, comme vous ne pouvez répondre à cette question que par votre première lettre, je vais finir la mienne, en vous disant que mon pere & ma mere sont aussi heureux que....

que quoi ? je vous avoue que je n'en fais rien. Il y a si peu d'exemple de ce genre, que je ne puis pas faire la similitude. Ils ont certainement passé par la chaudière de Médée. Vous ne pouvez pas vous imaginer comme ils paroissent jeunes.

Adieu , ma chere ; nos complimens à Villiers. Nous nous réunissons tous pour faire des vœux pour vous. Voyez nos signatures :

Lucinde, Sophie, Maltide, Hortense, Jacqueline, Marie, Mortimer, S.-Pierre, Chapman, Morden, Liffon, Craven.

BEAUMONT.

L E T T R E X X I.

De la même à la même.

Belmont, Vendredi.

HIER fut le jour des jours. Je ne dirai rien de mercredi, sinon que notre assemblée étoit une mascarade, où chacun avoit fort bon air, jouoit son rôle avec beaucoup d'esprit, sans être intimidé par la présence de tous les messieurs & dames du voisinage.

Mais hier, à midi, tous les vassaux de mon pere, leurs femmes & leurs enfans se rassemblèrent en habit des dimanches. On les conduisit dans un appartement préparé pour les recevoir, où ils trouverent un excellent dîner. Les vieilles gens dînèrent à la table de mon pere & de ma mere, &

nous nous mêlâmes avec la jeunesse. D'abord, on fut sur la réserve; mais l'air d'aisance que nous prîmes leur inspira plus de confiance. Les jeunes gens, à l'exemple de leur supérieur (car, laissez dire les Poètes, la politesse n'est pas ordinaire aux payfans), traitèrent les filles avec beaucoup d'honnêteté & d'attention.

L'innocente gaieté prit sa place au festin. Le dîner fini, nous allâmes dans une grande salle, où on se prépara à danser; les vieilles gens se placèrent sur des bancs pour admirer leurs enfans; & Mortimer & la Marquise ouvrirent le bal. Chacun se choisit des danseurs; & moi, je pris un jeune payfan qui avoit quelque chose de plus distingué que les autres.

J'eus, cependant, la mortification de voir qu'il ne faisoit point

attention à la danse. J'imaginai d'abord que c'étoit par ignorance ; mais , en l'observant de plus près , j'apperçus souvent ses yeux tournés vers une charmante créature , la danseuse de Beaumont.

Quelle est cette fille , lui dis-je , la tirant par la manche ? Cette fille , madame ? je — je — je ne fais pas.

Vous ne savez pas. — Je suppose au moins que vous avez envie de le savoir ; — car , depuis une demi-heure , vous n'avez pas quitté les yeux de dessus elle.

Oh ! madame , dit-il revenant de sa confusion , c'est Betsy Wilson , la fille du fermier Wilson , qui vint demeurer ici un peu après que vous fûtes partie pour Londres.

Quelle espece de fille est Betsy Wilson ? — Oh ! Madame , la meilleure créature du monde ; mais son pere la traite bien durement , parce

qu'elle ne veut pas épouser un méchant avare, assez vieux pour être son grand'pere. Mais il est bien riche, — & le fermier Wilson ne regarde qu'à cela : aussi, il gronde toujours la pauvre Betsy, qui, je crois, finira par faire ce qu'il veut ; — car, c'est une fille bien soumise, & qui ne peut pas faire de la peine à ses parens.

Je vous en prie, mon bon garçon, y a-t-il quelqu'un que Betsy aime mieux que ce vieux avare.

En vérité, madame, s'écria-t-il baissant les yeux & rougissant, je crois que oui ; mais la personne est pauvre & a une mere & deux sœurs à soutenir par son travail ; le fermier Wilson, bien sûr, ne voudra jamais consentir à un pareil mariage, & le jeune homme ne voudroit jamais l'épouser sans le consentement de ses parens, car

il aimeroit mieux mourir que de la mettre dans la misere.

Et vous êtes ce jeune homme ?

Quelqu'un vous l'a donc dit , madame , répondit-il en rougissant encore.

Non , personne que vous. — Mais taisez-vous , & songez à ce que vous faites. — La danse finie , j'allai trouver Chapman ; il parloit avec Mortimer & Saint-Pierre. Mon histoire fut bientôt racontée , & fit l'effet que je desirai , Mortimer insista pour arranger l'affaire lui-même ; on y consentit , non sans peine , car Chapman & Saint-Pierre ont beaucoup d'empressement à faire le bien. Il remporta cependant la victoire ; & moi , je le suivis , en dépit de tout ce qu'il put dire pour m'en empêcher.

Dans un moment nous eûmes trouvé l'homme ; c'est un grand

gaillard , bien portant , d'environ cinquante ans , qui a l'air d'un bon vivant sans souci.

Mortimer lui parla le premier. Je vous félicite , mon ami , dit-il , vous me paroissez le plus heureux de tous vos honnêtes voisins. — Comment cela , Monseigneur ?

En ce que vous êtes le pere de cette belle fille , montrant Betsy , qui , si je me connois en figure , est aussi bonne qu'elle est belle.

Monseigneur est bien aise de plaisanter. —

Non , en vérité , je parle comme je pense. Quant à cela , je dirai , comme Mylord , qu'elle est assez gentille , si elle vouloit faire ce que je lui ordonne ; mais les femmes sont de temps en temps si entêtées , qu'elles ne pensent à rien qu'à contredire. Votre fille , j'en suis sûr , n'est pas de ce caractère.

Quant

Quant à son caractère, n'en déplaise à Mylord, je crois qu'elle en a soin, & elle fait bien, c'est sur quoi elle doit le plus compter; mais je ne dis rien là-dessus, car c'est, dit-on, un mauvais oiseau qui salit son lit, — & je ne voudrois pas en être un. Mais j'ai un bon mari pour Betsy, qui, comme dit le proverbe, lui donneroit de l'or à manger, & la folle dit tout bonnement qu'elle ne peut pas y penser. Tantôt il est trop vieux; tantôt trop laid, trop méchant, ou trop avare: quoique, j'en suis sûr, si elle l'épouse, il vaut bien mieux qu'il garde son argent que de le dépenser. Mais je n'écoute point toutes ces niaiseries; je fais qu'elle est amoureuse d'un jeune garçon de village, qui est pauvre comme un rat: un joli coup de filet qu'elle feroit en l'épousant!

III. Partie.

G

Je suis sûr que dans peu d'années il s'engageroit, & la laisseroit avec un tas d'enfans sur les bras. Non, non, elle se mariera à mon gré, ou elle sortira de la maison. — Vous n'avez donc pas d'autres objections contre ce jeune homme qu'elle aime, que la pauvreté ? N'est-ce pas assez, Mylord, l'amour fait-il bouillir la marmite ?

Non ; mais supposons cette objection levée, en avez-vous d'autres ?

Je ne peux pas dire que j'en aie. — Hé bien donc, mon ami, remerciez le vieillard, & donnez votre fille au jeune homme ; elle sera plus riche & plus heureuse.

Oh ! quand le ciel tombera, il y aura bien des alouettes de prises : — non, non, un oiseau dans la main vaut mieux que deux dans le buisson. Mais voici Betsey, & je prie Monseigneur de ne rien dire ; elle est déjà assez opiniâtre,

Hé bien , arrangeons l'affaire avant qu'elle arrive.

Je donnerai à ce jeune homme trois cents livres pour lui monter une ferme , que je lui louerai à un prix raisonnable. Croyez-vous qu'avec cela il vaille votre vieux ?

Je n'ai jamais vu l'étonnement mieux caractérisé que sur la figure du fermier , à cette proposition.

Après quelques secondes de silence , il se remit ; & , l'air moitié riant , moitié railleur : Mylord , dit-il , veut plaisanter , mais je ne suis pas si fou que de le croire.

Pourquoi ? Est-ce une chose si merveilleuse de voir un homme employer de l'argent dont il n'a pas besoin , à faire le bonheur de deux individus ?

En vérité , répartit Wilson , je trouve cela assez étonnant ; on voit de ces choses-là écrites dans ces

livres d'histoires , qui ne disent que des menteries. Vous autres , grands Seigneurs , avez bien assez à faire d'acheter des chevaux , des chiens , & de jouer aux cartes , sans songer à faire des heureux. — C'est une chose qui ne vous vient jamais dans la tête.

J'espere vous faire changer d'opinion , dit Mortimer ; venez me voir demain matin , & vous verrez que je suis un homme de parole.

Le fermier leva les mains & les yeux au ciel en signe de reconnoissance , & Mortimer & moi rejoignîmes nos jeunes payfans. Je m'avisai de me mettre à côté de Betsy ; & , après lui avoir fait plusieurs questions vagues , auxquelles elle répondit très - modestement : Une aussi jolie fille que vous , lui dis-je , ne peut être sans nombre d'adorateurs ; nommez-les moi , & je de-

vinerai celui que vous préférez. —
En vérité, Madame, répondit-elle
en rougissant, je n'ai point d'amou-
reux, je suis trop pauvre.

Mais vous êtes trop jolie pour
n'en point avoir.

O Madame ! vous êtes bien
bonne ; mais j'espère que je me con-
nois assez bien pour ne pas deve-
nir vaine de vos complimens.

Vous êtes une charmante enfant,
bien douce, bien sensible, m'écriai-
je, vous méritez d'être heureuse,
& vous le serez. Je la quittai pour
rejoindre nos amis. Je ne dis rien
de la fête, parce que je suis pressée
de revenir à Betsy.

Ce matin Wilson courut à Bel-
mont ; il demanda Mortimer, &
on le fit entrer dans le salon où
nous étions tous.

N'en déplaise à Monseigneur,
dit-il, je n'ai pas trop bonne poi-

trine pour marcher; mais madame l'a voulu, &, comme je vous l'ai dit, les femmes ont leurs volontés. Sûrement Mylord ne songe plus à hier au soir; car, si je ne me trompe, vous aviez la tête un peu échauffée. — Soit dit sans vous offenser. —

Point du tout; je suis seulement fâché, pour l'honneur de l'espèce humaine, que vous foyez si incrédule. Mais, pour faire cesser tous vos doutes, je vais envoyer chercher l'amant de votre fille. Comment s'appelle-t-il?

Mortimer dépêcha aussi tôt un domestique. Comme il fut quelque temps à revenir, nous fîmes causer Wilfon. Quoiqu'il ne veuille pas convenir que les lords soient généreux, il ne faut pas moins avouer que c'est un gaillard madré & bien intelligent.

John Norton vint enfin , & parut un peu surpris de voir Wilson. Ne vous étonnez pas , lui dit le fermier , quoique , ma foi , il y ait sujet ; voici un mylord qui fait le bien , & qui va vous donner une bonne somme d'argent , afin que vous puissiez épouser Betsy ; & , qui plus est , ce n'est pas pour avoir votre voix à l'élection , ni pour aucune chose de la sorte , mais seulement pour vous rendre l'un & l'autre heureux. Pensez à cela , un lord s'occuper de faire des heureux ! Mon Dieu ! cela peut-il être vrai , s'écria Norton , encore plus étonné ? Cela est , mon bon ami , dit Morrimer : pourquoi en douteriez-vous ?

Vous n'êtes ni un lord , ni un homme , répondit Norton , embrassant les genoux de son bienfaiteur , les larmes aux yeux ; vous êtes un

ange descendu du ciel ! Mon Dieu ! ce peut-il ? A-t-on jamais vu tant de bontés ! — Laissez - moi baiser votre main. — Encore , — encore , ajouta-t-il , la saisissant & voulant la dévorer.

Vous me témoignez trop de reconnaissance , répartit Mortimer attendri , toutes les personnes qui sont ici en auroient fait autant que moi.

Dieu les bénisse tous , répondit-il promenant ses yeux sur nous , Dieu les bénisse tous ; mais vous me donnerez Betsy.

Ces mots étoient plus expressifs que mille belles phrases , & nous en étions tous affectés , — le vieux Wilson lui - même , difficile à toucher , clignotoit de temps en temps.

Il fut le premier à rompre le silence. — Venez ici , John , dit-il

portant le coin de son mouchoir à ses yeux , ne soyez pas un pleureur , vous n'aurez jamais ma fille si vous êtes un benet. Mais , monseigneur ou mylord , puisque ce n'est pas un conte de fée , je vous demande la permission de me conduire , avec ma fille , à ma fantaisie. Je veux lui donner un peu de surprise , & j'y vais ; ainsi , je vous en prie , que personne ne lui dise mot de ce qui se passe que je n'y consente. Quant à vous , John , vous ne l'aurez point du tout , si vous ne faites point ce que je veux.

John promit obéissance. Wilson le fit passer dans le commun des domestiques , avec ordre d'y rester jusqu'à ce qu'on l'appellât ; il s'en fut , & revint une heure après , tenant sa fille par la main.

La voici , messieurs ! la voici ; s'écria-t-il dans une colere affectée !

N'auroit-on pas cru que j'allois la tuer, au lieu de la marier à quelqu'un qui la fera rouler sur l'or ? — Il est, en outre, jeune & agréable. — Jeune & agréable, répéta-t-elle avec un profond soupir : — oui, petite sotte, reprit-il; nigaude, voudriez-vous avoir pour mari un petit poulet, il faut donc en faire un exprès pour vous.

Oh ! mon pere, levant les yeux, qu'étoit-il besoin de m'exposer devant ces messieurs ? Je veux faire tout ce que vous voudrez de moi, quoique je sache qu'il m'en coûtera la vie.

La vie, petite imbécille ! — Oh ! vous avez pris cela dans Don Belianus de Grece, ou dans quelque autre livre de folles historiettes : — voilà ce que c'est que d'apprendre à lire aux filles. — Mais, où est ce mari ? — dit-il en s'en allant.

La pauvre Betsy , désolée & honteuse , se cacha la figure avec son tablier , & pleura de tout son cœur. Il revint quelques minutes après avec Norton. — Allons , ôtez-moi ce tablier , dit-il , je n'aime point tous ces enfantillages : — embrassez votre mari comme une bonne fille.

Ne la trouvant pas disposée à obéir , il tira lui-même le tablier. — Elle leva les yeux , & vit Norton.

J'étois à côté d'elle , heureusement ; sans un peu d'odeur , elle se seroit évanouie. Ses joues se couvrirent de pourpre , ses yeux devinrent étincellans , & elle sembloit accablée de confusion. — Mais cette confusion , c'étoit le plaisir.

Je ne vous en dirai pas davantage. Les amans seront mariés à Mortimer-Parck : tout est prêt pour notre départ ; ainsi , adressez-y vos lettres.

(156)

Adieu , ma très-chere amie ; dites
à Villiers , de ma part , que si ma
lettre ne l'amuse point , c'est qu'il
n'aime pas la simplicité champêtre.

LUCINDE CHAPMAN.



LETTRE XXII.

De Mistris Villiers à Mistris Chapman.

De Pall Mall.

ON ne peut pas révoquer en doute le goût de George pour la simplicité des champs. Il est très-content de votre lettre, & il admire, comme moi, Betsy & son amant. Mais il faut que je laisse ce sujet agréable pour un autre révoltant. Cependant, ne vous alarmez pas du récit que je vais vous faire d'un effet étonnant & terrible de la juste providence.

Woodville n'est plus : mais ce n'est pas tant sa mort qui est terrible, que la manière dont il a terminé sa carrière.

Il paroît que Dijon étoit le lieu de sa retraite. Le jour qu'il mourut, il avoit reçu, le matin, une lettre de sa fille Eléonore, qu'il l'informoit que Sophie lui avoit pardonné. Ce soir-là même il se promena un peu tard hors la ville. En revenant il fut attaqué par deux hommes à cheval, qui lui enleverent tout l'argent qu'il avoit, le maltraiterent cruellement, & prirent la fuite. Ses gémissemens amenerent enfin à lui quelques ames charitables, à qui il fit entendre, avec beaucoup de peine, où il logeoit. On l'y conduisit, & on envoya chercher un prêtre & un chirurgien, qui trouva ses blessures mortelle. Ce prêtre étoit Irlandois, il lui fit écrire une lettre à sa femme, mais il lui refusa les secours spirituels. Ce malheureux eut sa tête jusqu'au dernier moment,

& son agonie n'en fut que plus cruelle : il expira sur le midi dans des tortures inouïes d'esprit & de corps. Bon Dieu ! ma chère Lucie ! Il confessoit , dans cette lettre, qu'il avoit résolu de se défaire de Sophie , de maniere ou d'autre , mais que mon frere fit manquer son projet. Pouvons-nous assez louer & remercier la providence qui a conservé l'innocent & puni le coupable ? Je ne puis pas dire que je regrette ce malheureux ; mais je prie le ciel d'accepter ses souffrances en expiation de ses crimes.

Adieu , ma chère. Ma mere envoie sa bénédiction à son Edward & à Sophie ; Villiers partage toute la tendresse de votre Louise.

P. S. Je vous envoie des lettres pour Dalton ; je suis sûre que ce

(160)

sont les réponses de celles qu'il a
écrites en Irlande. Comment vont
les agaceries entre lord d'Aumond
& miss Andrews ?



L E T T R E X X I I I .

*De Mistrifs Chapman à Mistrifs
Villiers.*

Mortimer Parck.

J'AI montré votre lettre à Sophie ; elle a produit l'effet que j'attendois : elle ne l'eut pas plutôt parcourue , qu'elle se retira dans sa chambre. Je la suivis tout doucement ; & , par le trou de la serrure , je la vis à genoux , ses belles mains & ses beaux yeux élevés vers le ciel. Je ne cherchai point à la troubler ; & je descendis comme j'étois monté.

Après dîner , quand les domestiques furent retirés , je me tournai , d'un air sérieux , vers Hor-

tence & S.-Pierre. — Je vous en prie , dites-moi combien y a-t-il que vous avez converti lady Mortimer ? Converti ! répéta S.-Pierre , l'air surpris. Comment cela , s'il vous plaît ?

J'ignore votre moyen ; mais je suis sûr qu'il est bien efficace ; car , autrefois , Sophie étoit , tout comme moi , une franche hérétique. Pour Dieu , que voulez-vous dire , Lucie ? dit lady Mortimer en m'interrompant. Je vous en prie , ma chère , ne me dites mot , je parle au comte de S.-Pierre.

Hé bien donc , je fais la même question , répondit - il ; prier pour les morts , n'est-ce pas un article de votre rituel ? lui demandai-je. Sophie rougit. — C'est vrai , répondit le comte. Donc lady Mortimer est une très-bonne catholique ; car , je l'ai vue il n'y a pas long-

temps , faisant son oraison pour le repos de l'ame de Woodville.

Tout le monde sourit , & la pauvre Sophie fut entierement déconcertée. Le docteur Wentworth , qui est un zélé protestant , ne goûta pas la plaisanterie. Je vous en prie , dit-il , se tournant vers Sophie , étiez-vous réellement à faire ce que dit mistriss Chapman ? Oui , docteur ; mais je vous assure que c'étoit un mouvement involontaire. Je suis content , répondit-il , mais on n'en resta pas-là ; St.-Pierre & le marquis se débattirent avec lui sur les points de doctrine des deux religions ; mais les combattans ne croyant pas nécessaire de s'invectiver l'un & l'autre pour l'amour de Dieu. Le différent se termina. Le docteur fut très-satisfait que ses opposans restassent fermes dans leur foi ; & lady Mortimer ne changea pas non plus la sienne.

Je vous assure que cette controverse m'a fort intéressée ; mais , comme je connois votre peu de goût pour les matieres théologiques, je ne vous fatiguerai pas des détails des pours & des contres.

A propos des lettres de Dalton, vous avez bien deviné ; elles ont rouvert les blessures de son ame. Son pere est mort ; sa mere a la cruauté de lui faire entendre que sa conduite est cause de cet événement. Elle lui dit que mistress Allyn va à Dublin, très-mal à son aise : que la mort de Fanny l'a si fort affectée , qu'elle a négligé de suivre son procès, & elle vient de le perdre avec dépens. Malheureux que je suis ! dit-il après avoir achevé de lire , pourquoi la terre me supporte-t-elle ?

Mortimer voulut avoir la lettre. Oui , dit-il en lui donnant , il est

juste que vous & tout le monde connoissiez les suites de mes crimes. Dalton, s'écria Mortimer après en avoir pris lecture, cette indignation contre vous-même seroit raisonnable, s'il n'étoit pas en votre pouvoir de venir au secours du malheur que vous déplorez !

Ah ! mylord, plutôt à Dieu que je pusse le faire du plus pur de mon sang !

Une aussi fatale ressource n'est pas nécessaire, dit Mortimer lui parlant à l'oreille. Grand Dieu ! qu'entends - je ? quelle élévation d'ame pour un mortel ! s'écria Dalton se retirant. Mais, mylord, je ne peux pas accepter cette dernière preuve de munificence : ce que j'ai déjà reçu je le partagerai avec les victimes de mes crimes ! Jamais : — non, jamais je ne pourrai supporter de vous être davantage à charge.

Dalton , reprit Mortimer souriant , je tiens fort à mes opinions ; mon orgueil ne souffrira pas que ma générosité soit vaincue par la vôtre ; soumettez-vous donc de bonne grace à ce que vous ne pouvez éviter : l'orgueil & l'obstination sont deux adversaires redoutables , & ce n'est pas à vous à leur résister. En disant cela , il quitta la chambre. Mon Dieu ! quel homme ! nous dîmes tous.

Dieu merci , il m'est tombé , dit Sophie riant & pleurant tout à-la-fois. Personne de nous n'avoit l'œil sec ; mais Dalton pleuroit & sanglotait comme un enfant.

Je ne fais d'où cela vient , Louise , une belle action me donne généralement l'air d'une Melpomène. Cela vient-il d'une foiblesse en partage à l'espèce humaine , ou d'un défaut de vertu ? Je laisse aux ca-

suiſtes à décider cette queſtion :
pour moi , je n'entre jamais dans
les diſcuſſions abſtraites des pour-
quois & des commens.

Mortimer a arrangé l'affaire;
Dalton part ſous peu de jours pour
l'Irlande , avec le docteur Went-
worth , qui veut abſolument l'ac-
compagner. Il va avoir ſes poches
chargées de billets de banque , &
deux contrats de rentes viageres ,
l'un pour Alleyn , de deux cents
livres par an ; l'autre de la moitié ,
pour ſa mere.

Louiſe , votre frere eſt certaine-
ment l'être le plus noble , indépen-
damment de ſes titres. Tout le temps
qu'il a été en France , on faiſoit
ici de magnifiques travaux par ſes
ordres. Je vais vous dire quel doit
être l'emploi des deux bâtimens
qu'il a fait faire.

Le premier eſt une école , qui

pourra contenir tous les pauvres enfans du pays. On apprendra aux filles les ouvrages des doigts, comme tricoter, filer, & à lire dans un livre de priere. On enseignera aux garçons à lire, à écrire, à compter, & toutes les especes de travaux convenables à leur classe. Mais ce n'est pas tout : aussi-tôt qu'ils seront en âge, on doit les mettre en apprentissage, aux dépens de leur protecteur, dans le métier qu'eux ou leurs parens choisiront.

Le docteur Wentworth, qui ré-
 signe la cure qu'il a actuellement,
 pour une à la nomination de Mor-
 timer, doit être à la tête de cette
 école, & de la maison de charité
 destinée à recevoir les gens hors
 d'âge de travailler.

Lord Mortimer, pour bannir la
 paresse & la pauvreté de ses do-
 maines, les a divisés en petites
 fermes ;

fermes; ce qui augmente son revenu,
& met tous ses vassaux à leurs
aïses. Bien plus, il est actuellement
en marché d'un grand morceau
de lande, contiguë à sa terre, qu'il
doit mettre en valeur, dans l'in-
tention de multiplier les travaux
de ses paysans. Voyez que de bras
votre frere va employer! que de
biens il va faire!

Ah! Dieu, que cette conduite
rend inférieure à ses propres yeux
votre Lucinde. C. —

P. S. J'oubliois de vous dire que
lady Mortimer a envoyé sa voi-
ture à Cassandre, & une lettre
consolante à sa mere, avec quel-
que argent. Où étoit donc ma mé-
moire? J'ai aussi une commission
pour vous : découvrez, s'il est
possible, si Watson, la femme-
de-chambre de Sophie, est à Lon-

III. Partie.

H

l'adres, & donnez-lui la lettre ci-
 incluse pour sa maîtresse. Je ne
 fais pas le contenu ; mais je pour-
 rois bien le deviner.



LETTRE XXIV.

De la même à la même.

Mortimer Parck.

Nous sommes tous dans la plus grande joie de votre heureux rétablissement ; Villiers a été assez bon enfant pour m'écrire aussi-tôt que vous avez été délivrée , & je lui fais bien bon gré d'avoir appelé votre petite Lucinde.

Sophie a écrit une longue lettre , remplie de félicitations pour vous & votre Caro. Je serai un des répondans , c'est décidé : le ciel fait pourtant que j'ai bien assez de répondre de mes propres fautes , sans prendre sur moi celles des autres. Mais j'espère que je ne serai pas trop surchargé , le papa & la ma-

man sont de bonnes gens , qui prendront soin d'élever miss Lucie comme elle doit l'être.

Je la fais mon héritière , & je la retiens pour la femme du fils que j'aurai ; elle sera plus vieille que lui , mais cela n'en sera que mieux ; elle sera plus capable de mener son mari , chose à laquelle , pour rendre justice aux femmes , très-peu manquent. — Le ciel a sagement ordonné que , si les hommes sont les maîtres au-dehors , nous le soyons à la maison ; de sorte que la balance du pouvoir est égale entre les deux sexes.

Comme je babille. — Quelqu'un dit qu'un petit coup de liqueur fait parler une femme comme un ange ; mais , en vérité , je n'ai rien pris , qu'un peu de la conversation de Cassandre. La forte bière m'auroit plutôt assoupie qu'égayée.

Betsy a été mariée la semaine dernière. Nous avons eu à sa noce danse & festin ; & c'est le plus heureux couple qui soit sous le soleil.

La pauvre Charlotte Andrews est bien prise dans les filets de ce petit peste de cupidon. — Mais je commence à craindre que Beaumont ne soit un vrai philosophe ; car , que Villiers dise ce qu'il voudra , il ne vaut pas deux lords. — Mais j'appelle Beaumont un vrai philosophe , parce que je ne lui crois pas de cœur.

J'ai lu quelque part , car je n'entends pas le grec , il faut que je vous l'avoue , afin que vous ne preniez pas une trop haute opinion de mon érudition. J'ai lu , dis-je , que la vraie signification du mot *philosophe* , est l'amour de la sagesse ; mais il me semble qu'on devrait entendre la *pratique de la folie* ; car , la philo-

sophie, d'après tous les sages anciens, ne consiste qu'à mépriser les jouissances attachées à notre existence, à seindre d'être content quand on est dans la douleur, & *vice versa*, de tout.

Dites-moi, je vous prie, si la personne qui jouit de tous les plaisirs que la providence met à sa portée, n'est pas plus recommandable que ce prétendu amant de la sagesse, qui les rejette tous comme un enfant hargneux ? Je vous avoue que je n'ai pas le moindre doute là-dessus ; & ; quant à supporter patiemment les malheurs, cette force dont les philosophes se targuent, ne me paroît pas miraculeuse ; car, une personne qui s'est accoutumée à ne point sentir le plaisir, ne peut pas être sensible à la douleur. Puisque l'apathie est la base de la philosophie, Dieu nous

en préserve. Montrez ma lettre à
Villiers, & demandez-lui son avis
sur ma définition de ce grand mot.
Adieu, ma chere, ménagez-vous,
& parlez de ma tendresse à ma
filleule, elle y fera sûrement sen-
sible.

L. C.



(176)

LETTRE XXV.

De la même à la même.

Mortimer Parck.

Nous avons reçu des nouvelles de Dalton. Sa mere l'a mieux accueilli qu'il ne s'y attendoit. J'ose dire que le contrat de rente n'a pas peu contribué à cette bonne réception. Il a été voir ses freres & ses sœurs, qui sont tous très-bien mariés.

Son entrevue avec mistrifs Alleyn fut on ne peut plus touchante. Vous m'excuserez de ne pas transcrire la lettre; mais j'ai déjà trop pleuré pour un jour. Il a aussi vu son ancien maître, G., — qui a avoué, avec grande raison, qu'il étoit la cause de toutes les folies & de tous

les malheurs de Dalton. Vous allez être surprise , peut-être , de m'entendre dire avec grande raison ; mais rappelez-vous , chere Louise , que M. G. — est celui qui persuada son pere de s'opposer à ses inclinations , & de lui faire embrasser un état pour lequel il n'étoit point fait. Laissons Dalton.

Je commence à croire que notre philosophe n'est point philosophe ; je me suis apperçu de petits soins pour miss Andrews , qui décelent beaucoup de sensibilité : mais savez-vous qu'il se file ici d'autres amours ; je vous donnerois deux heures pour les deviner , certaine que vous seriez aussi sage au commencement qu'à la fin.

Horatio Gordon , & Cassandra Woodville , ne vous étonnez point , se sont découverts mutuellement des qualités cachées pour tout le

monde. Oui ; en vérité , elle prétend qu'il a cette délicatesse , cette retenue si admirable dans un amant ; elle a été même jusqu'à lui dire qu'elle ne le hait point. Il a reçu cette déclaration avec un transport modéré , ce sont ses propres expressions. Son amour n'est pas assez violent pour lui faire commettre des extravagances , j'en conviens ; mais il parle , & Dieu fait comme il parlera. Je crois connoître la cause & les progrès de cette belle flamme. Un jour nous parlions d'amour , une partie pour , une partie contre ; soudain , d'un ton théâtral , il avoua qu'il étoit amoureux , qu'aucune difficulté , qu'aucun danger ne pourroient l'empêcher de suivre sa passion , d'en chérir & protéger l'objet. Alors Cassandre observa qu'il ressembloit , non-seulement de nom , mais par les sentimens , à Horatius Focles ,

que ce héros de bravoure sans pareille , pour défendre Clelie , avoit tenu tête à une armée entiere , & , malgré leur nombre , les empêcha de passer un pont qu'il défendoit seul.

Gordon , qui se ressouvenoit de ce qu'il avoit lu , mais pas assez pour démêler le faux du vrai , fut très-flatté de cette comparaison de Cassandre. Depuis ce moment , il écoute , avec une complaisance singuliere , tout ce qu'elle dit , & ils forment le couple amoureux le plus divertissant. La belle , qui ne veut cependant pas s'écarter des regles d'un roman , est bien déterminée à ne récompenser son berger qu'après dix ans au moins de soupirs. De sorte qu'il n'y a pas lieu de présumer que nous voyions ce couple original faire de folies avant ce terme , à moins qu'elle ne tombe

dans la riviere ou du haut d'une maison , & qu'il soit assez heureux pour l'empêcher de se noyer ou de se casser le col. L'un de ces accidens pourroit bien abrégé ce purgatoire ; mais il ne faut rien moins. Dick nuit beaucoup à leurs amours ; & Gordon lui chercheroit bien querelle s'il osoit , mais ce second Horatius fait qu'il n'auroit pas beau jeu , & endure sagement les petits inconvéniens , pour éviter un plus grand mal.

A propos de Dick , je m'imagine qu'un jour vous le verrez avec un peu plus de l'air du beau monde. Depuis la nouvelle de la mort de son pere , qu'il supporte avec une patience vraiment chrétienne , il ne rêve qu'à un habit écarlate ; & , pour peu que la fantaisie dure , Mortimer lui en donnera un. Mais en voilà assez sur nos personnages dramatiques : *Dramatis personæ.*

Venez bien vite nous joindre ;
 ma chere Louise ; sans vous , sans
 mistriss Stanhope & sans Villiers ,
 notre société est incomplète. Mor-
 timer s'est assuré de sa compagnie
 pour une partie de l'été : alors , le
 marquis , la marquise , S.-Pierre &
 Hortense , partent pour la France ;
 mais ils ont promis de revenir tous
 les deux ans. Quant à mon *Sposa*
 & à moi , peu importe ce que nous
 deviendrons. Adieu, dépêchez-vous,
 ainsi l'exige votre sincere amie.

LUCINDE CHAPMAN.

P. S. Bonne nouvelle pour Vil-
 liers , son favori , le pere Maurice ,
 sera bientôt avec nous. — Nous
 venons de l'apprendre , & un
 encore ; mais je ne fais si je dois
 l'appeller bonne ou mauvaise.
 Charles IX , dit la nouvelle d'un
 ennemi mort , flatte agréablement

l'oreille. Si cela est, elle mérite le premier titre; mais, pour ne vous pas tenir plus long-temps en suspens, — sachez que le marquis de Beauville est défunt. Le motif qui lui avoit fait attenter à la vie de Mortimer a été un ~~secret~~ impénétrable, jusqu'à ce que le tyran redoutable l'ait emmené à se confesser. Il paroît qu'il étoit amoureux de la duchesse de Beaumont, & que, piqué par le monstre aux yeux verts, il avoit formé ~~un~~ abominable projet. A propos, cette lady est en assez bon train de se consoler de l'indifférence de Mortimer. Le jeune comte de — en fait le siège; & on dit que, sous peu, la place sera ~~occupée~~. — Voilà ce qui s'appelle un *Post-Scriptum* de femme.

Fin de la troisieme & derniere Partie.



